LA CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE

SOUVENIRS RÉTROSPECTIFS

MUSTAPHA BEN ISMAËL

Au Colonel BEN DAOUD,
Officier Supérieur de Cavalerie en retraite,
Membre de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran.

Depuis de longues années, étudiant par les détails es brillants faits d'armes, si glorieux pour nos soldats, qu'a enregistrés l'Histoire de la conquête de l'Algérie, le nom de votre valeureux aïeul, le général MUSTAPHA BEN ISMAËL, avait frappé mon esprit. Je m'étais promis, dès lors, sans parvenir à réaliser mon désir, de faire une étude biographique sur votre grand ancêtre, ce vaillant homme de guerre qui constitue une des figures les plus remarquables du temps de nos guerres d'Afrique ; que l'on vit de 1832 à 1843 versant son sang sur tous les champs de bataille de la province de l'Ouest, en tête des goums des Douairs et des Smélas, à côté de nos généraux qui l'avaient apprécié à une si haute valeur.

Le moment est venu de réaliser mon rêve. Ayant connu l'agha Mohamed ben Daoud, votre vénéré père ; le chef incontesté des *Deouïdia*, ainsi que son inséparable condisciple et ami, le bach-agha Si Ahmed ould Cadi, qui furent en leur jeune âge les conseillers et les frères d'armes de Mustapha ben Ismaël ; ayant également connu l'agha Mustapha ben Diff, de Mostaganem, et, plus récemment, mes bons amis les deux caïds Mazari, de Lamoricière et de Sebdou (1), tous, vos parents ou alliés, issus de la grande famille des Deouïdia,

(1) Ce dernier vient d'être élu délégué musulman aux Délégations financières de l'Algérie.

dont vous êtes originaire, je ne saurais mieux faire, comme préface à mon étude, que j'ai pu enfin réaliser, que de vous en offrir la dédicace, à vous qui avez embrassé, comme vos aïeux, la carrière des armes, et de vous prier de transmettre à tous les membres de votre famille l'expression de la grande admiration que m'ont inspirée les hauts faits d'armes du général Mustapha ben Ismaël, le héros des guerres de l'Oranie, le martyr de Zemmorah.

J. CANAL,

de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran.

INTRODUCTION

Le nom du général Mustapha ben Ismaël a été si intimement mêlé aux grandes luttes de la conquête de l'Algérie, qu'il mérite d'être cité à côté de ceux de Pélissier, de Bedeau, de Cavaignac, de Lamoricière et de Bugeaud, auxquels il prodigua pendant douze ans (1831-1843), tous les efforts de sa haute vaillance ; toute son énergie, toute son activité, tout son chevaleresque dévouement.

Il versa son sang pour la France, dont il a été, pendant les guerres d'Algérie, le plus fidèle soutien parmi les musulmans ralliés à notre cause.

Sa gloire, déjà ancienne, établie et proclamée sous le gouvernement des Turcs, grandit plus encore et s'affirma sous les plis de notre drapeau qu'il avait fait sien.

Les hommes de la trempe et du caractère peu banal de Mustapha Ismaël, sont trop rares ; de semblables types, même dans les grandes luttes de notre histoire militaire, sont trop peu communs pour qu'il ne convienne pas de chercher à retenir l'attention sur cette grande et noble figure.

Le moment est venu de tirer ce héros de l'oubli et de graver son nom sur l'airain de l'Histoire. A ce titre, le général Mustapha ben Ismaël mérite de passer à la postérité et de figurer au livre d'or de la conquête de l'Algérie.

MUSTAPHA BEN ISMAËL

Généalogie de Mustapha ben Ismaël

Qu'était-ce que Mustapha ben Ismaël ?

Il était issu de la la grande tribu des *Behaïtsia* originaire des Oulad el Messaoud, une fraction de la tribu des Amehal, ou El Mehal, également désignée sous le nom de Oulad bou Beker.

Cette tribu d'El Mehal était autrefois composée des Arabes, Koreïchites qui formèrent la fraction des Beni-Maghzoum, laquelle se distinguait des autres par la couleur noire de sa bannière.

Elle descendait des *djouad*, nobles musulmans, venus de l'Orient pour faire la conquête de l'Afrique septentrionale. A la suite de leur émigration envahissante vers le nord-ouest, la tribu d'El-Mehal vînt s'établir dans la région de l'Algérie comprise entre Miliana et Mostaganem, dans la plaine et aux abords du Chélif.

Mostaganem conserve encore une ancienne citadelle, connue sous le nom de Bordj-el-Mehal, aujourd'hui le « Fort des Cigognes », transformé en prison, qui atteste par sa présence et son architecture byzantine, du passage de ces émigrés conquérants.

Le fondateur de cette famille des Behaïtsia se nommait Bachir. Homme doué d'un brillant courage et d'une haute vaillance, qui avait conquis son titre de héros dans les guerres que les Turcs livrèrent aux Mehal pour les attirer sous leur domination.

A sa mort, Bachir laissa quatre fils en bas âge : El Moufok, Ismaël, Eudda et Youssef. Lorsque ces derniers eurent atteint un certain âge, l'aîné, El Moufok, se rendit auprès des Turcs qui venaient d'occuper Mascara, et se fit nommer caïd des Douairs, dans la plaine de la M'léta, près d'Oran ; il appela aussitôt auprès de lui ses trois jeunes frères qui vinrent l'y rejoindre, et occupa ce poste jusqu'à sa mort.

Son fils, El Kadi, trop jeune pour lui succéder, resta sous la tutelle de son oncle Ismaël, qui lui donna plus tard sa fille en mariage.

A cette époque, l'agalyk des Douairs était confié à un nommé Chérif-el-Kerdi, dont Ismaël ben Bachir était le khalifa, c'est-à-dire le lieutenant. A la mort de Chérif-el-Kerdi, son khalifa, Ismaël ben Bachir, de la famille des Behaïtsia, lui succéda à son tour dans ses hautes fonctions, et, lorsqu'il mourut, il laissa lui-même trois fils : Kaddour-el-Kébir, *Mustapha* et Kaddour-el-Seghir.

Le premier, en sa qualité d'aîné, hérita du titre et des hautes fonctions d'Agha des Douairs ; et c'est au décès de ce dernier que le second fils d'Ismaël ben Bachir, *Mustapha ben Ismaël*, fut à son tour proclamé Agha de cette tribu des Douairs, qui fut la meilleure et la plus fidèle alliée des Français, dès leur établissement à Oran.

Il résulte de cette filiation que l'Agha Mustapha ben Ismaël était le petit-fils du fameux Bachir, le fondateur de cette famille des Behaïtsia, qui a peuplé, par la suite, la plaine de la M'léta.

Il occupait ces hautes fonctions, sous le gouvernement Turc du bey Hassan, dernier gouverneur d'Oran, lors du débarquement des Français dans cette place, le 13 décembre 1830.

La première fois que le nom de Mustapha ben Ismaël est cité, se rapporte à l'occupation de Mers-el-Kébir par le Général de Damrémont qui s'était emparé du fort Saint-Grégoire, trois jours après son débarquement.

La ville d'Oran, se trouvant menacée d'un bombardement si elle ne se rendait pas à discrétion, le vieux bey Hassan dépêcha à Mers-el-Kébir, quartier général des troupes françaises, l'Agha des Douairs, Mustapha ben Ismaël et Hadj Morcelli, pour lui annoncer que, dans l'impossibilité où il se trouvait de soutenir honorablement la lutte, n'ayant à sa disposition que 90 hommes de milice turque, il invitait le général français à venir prendre possession de la ville, s'il ne voulait la voir en proie au pillage et à la désolation. Cette prise de possesion, sans combat, eut lieu le 4 janvier 1831. Le bey Hassan s'em-

barqua peu après pour Alger, où il fut reçu avec égards et distinction.

On voit par ce court aperçu, que l'Agha des Douairs fut le premier ambassadeur, le premier personnage musulman qui entra en relation avec les troupes françaises dès leur arrivée à Oran. C'est sans doute à cette circonstance, qu'il dût son admiration et son enthousiasme pour la France, sentiments qui ne se dementirent jamais jusqu'à sa mort.

Mustapha ben Ismaël était né à la M'léta, vers l'année 1764. Il avait donc déjà 67 ans, quand nous le mettons en scène au commencement de 1831.

Les hautes et nobles qualités que nous lui avons connues, il les possédaient déjà sous le gouvernement turc qui l'avait en si grande considération.

C'était un guerrier aux instincts éminemment militaires qui le distinguèrent d'une façon toute particulière, et lui faisaient tirer toujours un bon parti des éléments incomplets et informes dont il disposait. Malgré son extrême rigueur pour l'obéissance et la discipline, il était d'une telle impartialité, d'une telle grandeur d'âme, qu'on l'avait surnommé : *Mustapha-el-Haq* (Mustapha le Juste).

« Certes, dit Walsin-Esterhazy, dans l'histoire du Maghzen d'Oran, il fallait qu'il fut doué d'un sens moral bien profond et d'un grand esprit de noble équité, pour mériter ce glorieux surnom, à une époque où, investi d'un immense pouvoir, arbitraire, discrétionnaire, il fut si hautement apprécié comme agent principal d'un gouvernement basé sur la violence et la spolation.

« Il était reconnu, parmi les gens peu scrupuleux dans leur foi, au milieu desquels il vivait, que *la parole* de Mustapha était la plus solide des garanties et, sous ce rapport, la dernière partie de sa vie fut digne de celles qui l'avaient précédé. Il donna, plus tard, *sa parole* à la France et, jamais, dans les circonstances difficiles qu'il eut à traverser avec nous, malgré les dégoûts dont il fut souvent abreuvé, son expérience des hommes de son temps et des choses de son pays, son dévouement dans les combats, sa coopération dans les conseils,

ne nous firent défaut toutes les fois qu'on voulut bien les invoquer ; toutes les fois qu'on y eut recours. »

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, nous devons nous reporter à deux années après la prise d'Alger (1832), époque à laquelle s'est révélé l'émir Abdelkader ould Mahieddin, comme prince des vrais croyants (titre qu'il se plaisait à se décerner lui-même) et régénérateur de la nationalité arabe, attendu que ce furent précisément les deux tribus limitrophes, les Douairs et les Smélas, constituées en maghzen, et objet de cette étude, qui contre-balancèrent l'influence d'Abdelkader et contribuèrent le plus, par leur alliance avec les Français, à détruire son prestige et à renverser sa puissance.

Apparition d'Abdelkader

Ce fut le 28 septembre 1832 que le jeune Abdelkader, fils de Mahieddin, fut salué avec la plus grande solennité, sultan des Arabes, sur le territoire de la plaine d'Eghris, à la Ghetna, demeure de son père.

Abdelkader, né en 1807, avait conséquemment 25 ans; il avait déjà accompli avec son père le pélérinage de la Mecque et était consacré *El Hadj*.

Dès son avénement, le nouveau souverain fit écrire à tous les chefs de la contrée, notamment à Mustapha ben Ismaël, à El hadj Mazari, à El hadj bel Hadri, et à Mohamed bel Kadi, lesquels commandaient les quatre groupes Douair, Smélas, Gharaba et Bordjia, pour les inviter à reconnaître sa souveraineté, se ranger sous son obéissance et venir prêter, à Mascara, entre ses mains, le serment de vasselage et de fidélité.

Lorsque cet ordre impératif parvint à la M'léta, les chefs de l'ancien maghzen turc se réunirent sous la présidence de l'agha des Douair, Mustapha ben Ismaël, pour délibérer sur le parti à prendre. Dans le conciliabule qui s'en suivit, Mustapha déclara énergiquement qu'il ne pouvait consentir à se soumettre à l'autorité d'Abdelkader, fils d'un obscur marabout

des Hachem, *homme de zaouïa* (1), hier encore inconnu, et qu'il refusait de se rendre à son appel.

Ses compagnons lui objectèrent qu'un tel refus d'obéissance, en pareil cas, les exposerait à la déconsidération et au mépris de leurs correligionaires et serait de nature à leur attirer de graves désagréments.

Trop fier pour s'associer à une démarche qui ne pouvait que le rabaisser et l'amoindrir, Mustapha ben Ismaël leur répondit, en se retirant : « Puisque c'est ainsi que vous l'entendez, agissez à votre guise, mais ne comptez pas sur moi car je ne m'associerai jamais à une semblable détermination ».

L'assemblée persévéra néanmoins dans son idée de soumission et décida d'envoyer deux délégués : El hadj bel Hadri et Moktar el Eudda, qui se rendirent à Mascara, porteurs de riches présents et prêtèrent le serment d'obéissance à l'émir, heureux et flatté d'être pris au sérieux.

Le premier fut aussitôt nommé agha du maghzen et le second caïd des Douairs.

Le maghzen d'Abdelkader, ainsi constitué, était calqué sur celui des Turcs, que commandait précédemment l'agha Mustapha. Il se composait de ce qu'on appelait les quatre tribus moghaznia, qui formaient la milice permanente du gouvernement établi et qui se recrutait dans la région d'Oran.

C'étaient : 1° Les Douairs et les Smélas de la plaine de la M'léta, occupant les terres comprises entre Oran, le Sig et Aïn-Témouchent ; 2° Les Gharabas, compris entre Oran, le Sig et Arzew ; 3° Les Bördjias, occupant le pays de la plaine de l'Habra, entre Oran, Perrégaux et Mostaganem.

Ces quatre tribus jouissaient de certaines immunités de paccages et autres ; elles ne payaient pas d'impôts.

Chacune d'elles était sous les ordres d'un caïd et à la tête de ce grand commandement administratif et militaire, était placé l'Agha du maghzen. Ensemble, elles fournissaient de 350 à 400 cavaliers, bien disciplinés et des mieux aguerris. Les *terrass* ou hommes de pied, conduisaient les convois de

(1) De la part d'un guerrier comme Mustapha ben Ismaël, l'épithète de « homme de zaouïa » était un terme de mépris, similaire à celui de calotin, ou homme de sacristie.

mulets et de chameaux destinés aux transports des vivres et bagages de ce petit corps d'armée.

El hadj bel Hadri et Moktar el Eudda après avoir reçu l'investiture des mains du nouveau Sultan, rentrèrent dans leurs tribus, où l'autorité de Mustapha ben Ismaël régnait encore, respectée et vivace, par la force des choses du passé.

Malgré cette manifestation solennelle de Mascara, les Douairs et Smélas n'avaient été accueillis qu'avec un esprit de défiance et d'hostilité à peine déguisé. Les Hachem et Abdelkader ne pouvaient pas plus oublier leurs griefs contre les anciens dominateurs du pays, que ceux-ci ne pouvaient pardonner aux nouveaux maîtres, leur puissance de fraîche date, qu'ils jalousaient et ne subissaient qu'avec répugnance.

Cet esprit d'animosité prit un caractère encore plus tranché par suite de la scission qui s'opérait au sein du maghzen par la nomination d'El hadj bel Hadri au poste d'agha, au lieu et place de Mustapha ben Ismaël.

Bel Hadri quitta donc, peu après, la plaine de la M'léta pour se rendre, avec ses tentes, et celles peu nombreuses, de ses clients les plus dévoués, à Mascara, auprès d'Abdelkader qui l'attendait.

De ce fait, le Maghzen se trouva divisé en deux fractions, désormais ennemies, l'une à Mascara, au service de l'Emir, l'autre restée à la M'léta, demeurant fidèle à son vieux chef Mustapha ben Ismaël et conservant son indépendance et sa liberté d'action.

Ostensiblement, et bien que frappé dans son amour-propre, le vieil agha ne montra aucun ressentiment des faits qui venaient de se passer. Il se recueillit, retiré dans ses terres de la M'léta, avec ses adhérents, la plupart des Douairs, qui devaient lui rester fidèles. Aussi, lorsque en mai 1833, Abdelkader réunit toutes ses forces pour combattre nos troupes qui, sous le commandement du général Desmichels, commençaient à opérer des sorties et à faire des reconnaissances aux environs d'Oran, il se forma deux camps dans lesquels chaque chef reçut les honneurs séparément : celui d'Abdelkader établi au figuier de Massoulan (actuellement Valmy) et celui de Mustapha ben Ismaël, traité à l'égal du Sultan, établi à Misserghin.

Dans quelques escarmouches vigoureusement repoussées par la petite garnison d'Oran, les deux goums manœuvrèrent chacun isolément, et, après l'action, où l'avantage resta aux troupes françaises, chacun se retira dans une direction opposée.

Cependant le pouvoir d'Abdelkader ne s'établissait que difficilement : son autorité était loin de s'affermir, et des tribus, même les plus voisines de Mascara, étaient en état continuel d'hostilité : Ainsi, par exemple, les Angad des Hauts-Plateaux venus faire leur soumission à Abdelkader, furent autorisés à rentrer dans le Tell et à s'installer sur le territoire des Oulad Ali (Oued-Imbert) avoisinant les Beni-Ameur (plaine de Bel-Abbès). Puis, afin de prévenir toute agression de la part de ceux-ci contre leurs anciens ennemis et nouveaux voisins, il donna l'ordre aux Douairs de protéger les Angad et de les appuyer en cas d'attaque.

Mais, l'influence et l'autorité de l'Émir étaient si précaires que ses ordres ne furent pas exécutés. Les Beni-Ameur, poursuivant leur haîne et leur vengeance, tombèrent inopinément sur les Angad et les razzièrent. Ceux-ci se replièrent sur les Douairs qu'ils entraînèrent à leur secours ; puis, reprenant l'offensive, ils infligèrent à leurs ennemis une sanglante défaite, où leur chef Bou-Chouïcha trouva la mort.

Se voyant battus et chassés de leurs cantonnements, les Beni-Ameur employèrent l'intrigue pour corrompre les gens de l'entourage de l'Émir, auquel on persuada que Mustapha-ben Ismaël et les Douairs voulaient le renverser et s'emparer de Mascara.

L'Émir, très hésitant, que les graves conflits du moment rendaient ombrageux, croyant, sans doute de bonne foi, que son pouvoir était menacé par une trahison, donna aussitôt l'ordre aux tribus du nord de Tlemcen : Oulhassa, Trara, Ghossel, Médiouna et Oulad Riah, de marcher contre les Douairs, les Smélas et les Angad, pendant que lui irait les attaquer à revers, décidé à les exterminer et à effacer jusqu'à leur nom.

Informés du sort qui les attendait, par des lettres que le hasard fit tomber entre les mains de Mustapha ben Ismaël, leur ancien chef, toujours vénéré des siens, les Douairs, renforcés de tous ceux que la nostalgie de la M'léta avaient fait rentrer de Mascara, organisèrent la résistance.

Combat d'Aïn-Fezza

C'est à ce moment que le vieil Agha rentra en scène. Comme l'offensive était sa tactique dominante, après avoir coordonné toutes les forces disponibles de l'ancien maghzen, il se porta à deux jours de marche vers l'ouest, sous les bois d'oliviers d'Hennaya, auprès des sources des Ghossel et prît position attendant fermement le défi d'Abdelkader.

Le lendemain, dès l'aurore, les goums de l'Emir étant signalés au sud-est, vers Tlemcen, Mustapha, à la tête de ses fidèles Douairs, marcha résolument à leur rencontre. Après avoir dépassé la petite vallée de la Saf-Saf, entre Négrier et Ouchba, il tomba sur les cavalier de l'Emir, vers le point où se trouve actuellement le village d'Aïn-Fezza.

Là, une sanglante bataille s'engagea, poursuivie avec un rare acharnement et se termina par la déroute de l'armée de l'Emir et la prise de tous ses trophées (12 janvier 1833). Ce dernier, trop confiant dans ses forces et son babileté, s'était laissé surprendre inopinément par un guerrier de carrière beaucoup plus habile et plus expérimenté que lui.

Personnellement, l'Emir fit des prodiges de valeur et eut deux chevaux tués sous lui ; mais que pouvait-il contre l'élan impétueux de Mustapha et de ses Douairs ? Démonté et presque sans armes, il allait périr ou être pris, ce qui était tout comme, sans le dévouement de son cousin Miloud ben Taïeb, qui l'arracha de la mêlée, le prit en croupe sur son cheval et l'entraîna loin du théâtre de la lutte. La monture de l'Emir, sa selle et ses armes, restèrent entre les mains des vainqueurs. Miloud ben Taïeb et son puissant cousin, auxquels la fuite avaient donné des ailes, rentrèrent presque seuls à Mascara.

Dans cette première rencontre, Abdelkader apprit à ses dépens à quel terrible adversaire il avait à faire.

Mustapha ben Ismaël, au contraire, sortit de la lutte plus estimé, plus grandi que jamais. Les Douairs et les Smélas l'acclamèrent pour leur seul et unique chef et lui firent une ovation grandiose.

Encouragé par ce succès, Mustapha avant de quitter la région, passa par Tlemcen où il revit plusieurs de ses anciens compagnons d'armes et profita de cette occasion pour négocier une alliance avec Sidi Hamadi, chef Turc de cette ville, lequel ne se souciait guère de perdre son indépendance pour entrer dans le giron de l'Emir Abdelkader qui cherchait à s'imposer à toute l'Oranie.

C'est donc grandi par ce beau fait d'armes d'Aïn-Fezza que l'Agha des Douairs, ayant recouvré son ancienne autorité, rentra à la M'léta chargé de butin pris à l'ennemi.

Bataille de la Tafna

(Septembre 1833)

Cependant, avec une rare opiniâtreté, une persévérance résolue, Abdelkader continuait à organiser son petit royaume. Après quelques jours de recueillement passés chez son père à la Ghetna, il reprît ses enrôlements et créa des corps d'infanterie et de cavalerie régulière. Nomma à leur tête des aghas, des caïds, des cheiks et prépara avec un soin minutieux l'armement et l'équipement de ses troupes reconstituées.

Quand ces préparatifs furent achevés, obsédé par l'idée fixe de gagner à sa cause Tlemcen et les tribus de l'ouest, il marcha de nouveau contre les Douairs campés à ce moment sur les bords de la Tafna, où ils avaient obtenu l'autorisation de faire du fourrage dans la boucle formée par cette rivière et son affluent l'Oued Zitoun, vers le marabout de Sidi-Bou-Lenouar.

Abdelkader, pour assouvir sa haine, cherchait une occasion de se venger des dédains de Mustapha ben Ismaël, cet intraitable vieillard, que rien n'avait pu séduire et dont l'opposition importune le fatiguait, en contrecarrant tous ses projets. Il résolut de le punir de sa témérité et de s'imposer à lui par la force.

Dès que Mustapha apprît les projets de l'Emir et la convocation des goums et des troupes régulières, il se rendit à Oran et

fit au général Desmichels, avec lequel il avait déjà tenté d'entrer en pourparlers, de nouvelles propositions, offrant, pour lui et ses tribus, soumission complète et adhésion à la France, en échange de la rupture avec Abdelkader.

Le général repoussa avec hauteur ces nouvelles avances et tout mode d'arrangement avec les Douairs ; il appuya même son refus d'une démonstration militaire sur Misserghin.

Méconnu des Français, en butte à la vengeance d'Abdelkader et réduit à ses seules forces, Mustapha résolut de quitter le pays. Il se souvint que le Sultan du Maroc, avec lequel il avait entretenu autrefois des relations amicales, n'avait jamais eu pour lui que de bons procédés, francs et loyaux. Il décida donc tous les Douairs et Smélas à se retirer avec lui au Maroc.

Précédé de la nombreuse émigration de ses deux fidèles tribus, il se dirigea vers l'ouest, à marches forcées pour faire jonction avec ses cavaliers restés au fourrage à Sidi bou Lenouar. Le troisième jour, à peine arrivait-il en cet endroit, que les éclaireurs de l'Emir furent signalés à leur poursuite.

La fuite devenait impossible. Personne, du reste, ne la conseilla, elle n'était pas dans les habitudes du vieil Agha. Aussi prît-il bien vite son parti de cette nouvelle agression. En cette difficile conjecture, encombré d'impédimenta, il mit en sûreté les femmes, les enfants et son convoi de bagages, puis, avec la promptitude et la résolution qui lui étaient familières, il forma ses pelotons de cavaliers et à leur tête, se porta, sans hésiter, le fusil haut, à la rencontre de son ennemi. Dès qu'il l'aperçut il fit sortir des rangs ses cinquante meilleurs cavaliers des mieux montés, les hardis compagnons de sa bonne ou mauvaise fortune. Il s'avança à la tête de cette petite phalange de héros, au pas, tandis qu'il avait envoyé les Smélas faire une diversion sur la droite de l'ennemi, pour tenter de le tourner.

A son allure calme et froide, au petit nombre des cavaliers qui l'entouraient ; l'Emir pensa qu'il venait implorer son pardon. Mais, arrivé à une petite distance de l'immense ligne de cavaliers qu'il avait devant lui, Mustapha donna tout-à-coup le signal de la charge ; avec son impétuosité accoutumée il tomba comme la foudre sur le groupe qui entourait l'Emir.

A cette attaque inopinée, tout-à-fait imprévue, surpris de tant d'audace et avant d'avoir eu le temps de prendre leurs dispositions de combat, les cavaliers d'Abdelkader, dont la ligne fut rompue par ce choc violent, terrifiés par la vue de Mustapha qui leur inspirait une crainte effroyable, se dispersèrent dans toutes les directions, en une piteuse débandade, vivement poursuivis par le reste du maghzen, qui attendait embusqué non loin de là, le signal convenu pour faire irruption.

Tous les chevaux de main, ou *de gada*, que les tribus voisines venaient d'offrir sur le passage de l'Emir, une grande partie des mulets de charge et tous les bagages restèrent entre les mains des vainqueurs de ce hardi coup de main.

Abdelkader, isolé de son escorte, abandonné dans la panique qui s'en suivit et n'ayant autour de lui qu'une dizaine de fidèles serviteurs, prît vivement la fuite et ne s'arrêta qu'à la Sikkak, comptant sur la nuit pour rallier son monde et arrêter les effets de cette déplorable déroute. Cette fois encore il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Son habile adversaire connaissait trop bien la portée de de l'influence morale due à ce succès, pour en rester là, et ne pas poursuivre ce qu'il avait si heureusement commencé. Dans la nuit même, alors que tout paraissait s'être livré au repos, avec sa connaissance parfaite du terrain sur lequel il opérait, laissant ses douars dressés au lieu même de leurs campements, avec leurs feux allumés et entretenus, il tomba de nouveau et à l'improviste sur le camp de l'Émir, mal gardé, mal défendu et revenu à peine de sa première panique de la journée.

Les cavaliers du maghzen, livrés à leur instinct de pillage et de rapine, furent lancés comme un tourbillon au milieu des tentes et des bivouacs, où ils avaient carte blanche. Ils mirent tout à feu et à sang. Cette fois la victoire fut complète : les tentes, les drapeaux, insigne du commandement, la nouba de l'Émir (*musique arabe*), tous les mulets d'approvisionnement et les effets de campagne tombèrent entre les mains des cavaliers de Mustapha ben Ismaël.

Grâce à l'obscurité de la nuit et au dévouement de ses serviteurs, Abdelkader put se soustraire encore à la vengeance

de l'Agha. Malgré toutes les recherches, on ne put le joindre. Encore une fois, il était sauvé. Toutefois, la victoire fut chèrement payée, dans cette mémorable journée : l'Agha Mustapha fut grièvement blessé aux deux mains, sept à huit balles traversèrent ses vêtements ; les caïds douairs et smélas sous ses ordres, Mohamed ould Kadi, El hadj Mazari, Ismaël ould Kadi et quelques autres, furent également blessés. Trente des meilleurs cavaliers restèrent sur le champ de bataille ; en un mot les belligérants avaient montré, de part d'autre, le même courage et une égale intrépidité.

Le Général Desmichels

Après cette double victoire, Mustapha ben Ismaël se flatta intérieurement que, mieux que par le passé, il réussirait à s'entendre avec l'autorité française, vers laquelle il se sentait invinciblement attiré. Il pensa que, mieux avisé, le général commandant la place d'Oran lui réserverait un meilleur accueil.

Il lui écrivit pour lui faire part de ses succès, réclama à nouveau sa protection contre son adversaire, qu'avec sa lucidité et sa clairvoyance, il signalait comme un ennemi commun.

Par suite d'un déplorable aveuglement, manquant de perspicacité et de jugement, le général Desmichels, persévérant dans la voie désastreuse où il s'était engagé, mit les envoyés de l'Agha en prison et rejeta brutalement ses offres. Puis, mettant le comble à son entêtement, il invita Abdelkader à ne pas se laisser décourager par ce premier revers et, pour remonter son moral (d'aucuns disent « et son matériel »), il lui envoya 400 fusils et une quantité considérable de poudre et de munitons.

Ce furent ces 400 fusils français qui permirent à l'Émir de constituer son premier bataillon d'infanterie régulière, que, peu après, nos soldats rencontrèrent devant eux dans maints combats. Ce furent ces fusils français qui se retournèrent les premiers contre nous.

« On ne peut s'empêcher, dit le général Walsin-Estherazy, auquel nous empruntons ces notes, on ne peut s'empêcher,

dit-il, d'être saisi d'un sentiment d'amer regret, quand on réfléchit sur les faits et les événements qui se passèrent à cette époque, en voyant les fautes et les erreurs qui marquèrent notre politique dans ce pays, depuis l'origine de notre occupation.

« Qui pourrait dire combien de temps, de dépenses et de sang nous eussent été épargnés si, mieux instruits sur les hommes dont on pouvait tirer parti si avantageusement, sur leur solide organisation militaire, les premiers représentants de la France, dans la province de l'Ouest, ne s'étaient pas obstinés aveuglément à repousser d'une façon systématique et irréfléchie, les anciens soutiens de la puissance turque, pour tendre, par tous leurs efforts, et avec un inexplicable engouement, à créer une puissance nouvelle et rivale, à donner la vie et la consistance à une nationalité qui n'existait pas et qu'on devait rendre, forcément, hostile à notre domination, en l'aidant aussi puissamment à se constituer. »

C'est à la suite de son échec de l'Oued Zitoun, que l'Émir, rentré à Mascara, eut connaissance de la démarche infructueuse de Mustapha auprès du général Desmichels. Il eut alors la pensée d'entamer, lui-même, des pourparler avec le général français et dépêcha auprès de lui son khalifa El Miloud ben Arache, tant pour le remercier des armes et munitions qu'il venait si bénévolement de lui octroyer, que pour se ménager un répit, en vue de s'organiser pour mieux nous combattre plus tard.

L'envoyé d'Abdelkader fut accueilli avec de grands témoignages d'amitié et reçu avec les plus grands honneurs à Oran. Après quelques pourparlers où l'astuce arabe eût facilement raison de la crédulité du général, ce dernier signa, le 26 février 1834, ce fameux traité de paix avec Abdelkader, qui devait faire de ce prêtre de zaouïa, de cet *ichir* (enfant), comme l'appelait Mustapha ben Ismaël, un véritable souverain, ayant ses ambassadeurs à Oran et ses consuls à Mostaganem et à Arzew. Ce fût le capitaine de cavalerie, devenu plus tard le général Daumas, qui fut envoyé à Mascara, auprès de l'Émir, comme consul et représentant de la France.

On peut convenir, d'après les faits de l'Histoire, et sans contester la bonne foi du général français, qui croyait peut-être faire de la bonne politique, que ce fut lui, Desmichels, qui créa la puissance d'Abdelkader et mit dans ses mains les verges qui devaient par la suite nous faire si cruellement fouetter.

En effet, le traité portait, entre autres clauses, que le gouvernement français s'engageait à fournir à l'Émir la quantité d'armes de guerre (*contre qui* ?) dont il aurait besoin, en échange des bestiaux, des blés, et des fourrages nécessaires à l'approvisionnement des troupes françaises.

Toutes ces denrées et approvisionnements avaient été précédemment offerts au général, par des tribus amies : les Douairs et Smélas ; il pouvait se les procurer sans aucune compromission, aux portes d'Oran, sans être astreint à s'allier avec l'ennemi de notre race et pactiser avec lui.

C'est à cette même occasion que la général Desmichels dit à Miloud ben Arache, ambassadeur d'Abdelkader : « Conseillez à votre maître, de ma part, de s'attacher avant tout à organiser une armée régulière et fortement disciplinée, s'il veut combattre avec succès les Douairs et les Smélas ; car ceux-ci sont solidement constitués en maghzen sérieux et sont bien aguerris ».

Ce traité désastreux du 26 février 1834, conséquence de décevantes illusions, fut un acte impolitique, maladroit et rétrograde qui faillit compromettre, dès le principe, notre domination en Algérie, et nous valut dix années de luttes opiniâtres et de combats meurtriers. Le plus grand tort des Français, ce fût l'idée fixe et généralement admise à l'époque, d'une occupation restreinte et littorale, du genre de celle des Espagnols au Maroc (1) qui depuis 1496 n'y ont obtenu aucun résultat appréciable ; ce fût le manque de foi en l'avenir ; l'idée d'en faire un camp et non une colonie ; ce fût enfin cette pensée renversante de traiter comme un souverain légitime, égal au roi de France, un ambitieux fanatique, surgi des événements, que pas un de ses coreligionnaires ne considérait

(1) Ceuta, Melilla, Alhucémos, Peñon de Velez et les Iles Zaffarines.

encore comme un chef authentique et durable. En le traitant sur le pied de l'égalité, on donnait la consécration à une autorité éphémère, que le fils de Mahieddin ne tenait que des hasards de l'heure présente.

Le général Desmichels passait cependant pour un homme de tête et d'action ; on lui avait laissé à Oran presque toute latitude. Comme on le voit il en usa étrangement.

Mustapha ben Ismaël à Tlemcen

A la suite des événements que nous venons de citer, les Douairs et Smélas, les Bordjias et une partie des Angad, leurs alliés, étaient venus établir leurs campements sous les murs de Tlemcen, où on les accueillit avec faveur comme de précieux auxiliaires.

Mustapha ben Ismaël attendait anxieusement la réponse du général Desmichels. Il avait consenti sur les conseils de ses kalifas, notamment sur les vives instances de Mohamed el Kadi, à faire cette inutile et humiliante démarche, pour assouvir sa haine et sa vengeance contre Abdelkader, et surtout pour atténuer les regrets qu'éprouvaient les Douairs d'avoir été contraints d'abandonner leurs terres de la M'léta.

Il ressentit cruellement l'affront que lui fit subir le général Desmichels. Dans cet état de choses, répudié par les Français ; en butte, désormais, aux luttes incessantes que ne manquerait pas de lui susciter son ennemi, soutenu par eux ; mettant dans la balance sa ferveur et sa foi musulmanes, il ne lui restait plus, malgré son aversion profonde pour Abdelkader, d'autre alternative que de lui faire sa soumission aux conditions les plus avantageuses possibles pour ses fidèles tribus dont il plaçait l'intérêt au-dessus du sien propre.

En un mot, en envisageant froidement cette éventualité il ne songeait qu'au bien-être de ceux qu'il appelait ses enfants, à la nostalgie qui s'emparait d'eux, loin de la M'léta. Son neveu et ami Mohamed el Kadi était tombé gravement malade à Tlemcen. Cet homme réputé comme un des meilleurs chefs des Douairs, devait mourir trois mois après, laissant pour lui succéder

comme caïd des Douairs, son fils, Si Ahmed ould Kadi, qui devait occuper par la suite, au milieu de nous, une si grande place en qualité de Bach-agha de Frenda et commandeur de la Légion d'honneur.

Donc, pendant que, déçu dans toutes ses espérances et après bien des hésitations, Mustapha ben Ismaël songeait à mettre son projet à exécution, bien qu'il n'en eut encore confié le secret à aucun des siens, l'Émir, plus puissant que jamais, ayant reconstitué, grâce à l'appui des Français, tous ses contingents, s'avançait inopinément vers le vieil Agha des Douairs, par El Gor et Sebdou, avec des forces considérables, pour venger ses affronts d'Hennaya, de l'Oued Zitoun et de la Sikkak.

La paix du traité Desmichels lui avait permis de réunir les contingents de toutes les tribus, depuis les bords du Chélif jusqu'à la frontière de l'Ouest, contingents qui eussent hésité à marcher avec lui sans l'appui et la protection ostensibles du général d'Oran, qu'il avait le talent de savoir faire valoir bien haut.

Mustapha n'avait pour lui, en dehors de son fidèle maghzen, que Chikr el Ghomeri et les cavaliers Angad-Sahariens, alliés douteux, sur la fidélité desquels il ne pouvait guère compter. Il prévoyait bien l'issue du combat qu'il lui serait difficile de soutenir avec quelque avantage ; cependant pour céder avec honneur, il ne chercha pas à l'éviter.

Les deux goums ennemis se rencontrèrent à Méraz, pays des Angad du Tell. De nombreux coups de fusils furent échangés dans cette escarmouche peu meurtrière, manquant d'enthousiasme et d'entrain, tant Mustapha était redouté de ses nombreux adversaires. L'avantage, cependant, douteux pendant toute la journée, finit par rester aux troupes de l'Émir.

Mustapha ben Ismaël, vaincu par le nombre, fut aussi digne dans son revers qu'il avait été convenable et retenu à la suite de ses triomphes ; il ne consentit à une entrevue sollicitée par Abdelkader que lorsque les principaux chefs des Hachem eurent été donnés en ôtage aux Douairs.

Cette entrevue fut grave et sérieuse. L'Agha Mustapha demeura inflexible et sourd à toutes les alléchantes propositions dont il fut l'objet. Il ne se laissa pas fléchir, personnellement, par les titres affectueux que lui prodigua le jeune sultan et, finalement, il refusa de se rendre à Mascara.

Tout son plaidoyer, toute son éloquence fut dépensée pour faire rentrer les Douairs et les Smélas dans les bonnes grâces de l'Émir et leur faire restituer leurs terres de la M'léta. Il eut gain de cause.

Quant à lui, il déclara vouloir faire abnégation de tout grand commandement et continuer à vivre comme il avait toujours vécu du temps des Turcs et au milieu d'eux qu'il avait servis avec fidélité et dévouement pendant tant d'années. Enfin, il manifeste avec énergie son intention bien arrêtée de se retirer de la lutte et d'aller s'enfermer sous les murailles du Méchouar de Tlemcen, avec les Coulouglis, ses enfants.

Abdelkader, malgré toutes ses objurgations, ne put s'opposer à une aussi inébranlable résolution. Plus de cinquante familles des Douairs, fidèles à la fortune de leur vénéré chef, acceptèrent, par dévouement pour lui, la prison qu'il s'était volontairement choisie et partirent à Tlemcen avec lui, pendant que tout le reste de la tribu, avec les Smélas et les Bodjia, regagnait la plaine de la M'léta.

La vieille citadelle connue sous le nom de Méchouar, à Tlemcen, et le bordj Mehal, ou fort des Cigognes, de Mostaganem, étaient les deux seuls points de l'ancienne Régence, où les Turcs et les Coulouglis (fils de Turcs et de femmes arabes) se fussent maintenus, grâce à l'abri de leurs solides murailles. Partout ailleurs ils avaient été expulsés ou exterminés, à tel point qu'en ce moment, on n'en trouve presque plus de traces en Algérie.

Quant aux Coulouglis de Tlemcen, enfermés dans le Méchouar, en butte aux hostilités des Hadars de la ville et des persécutions des agents d'Abdelkader, sans cesse en lutte avec eux, ils accueillirent Mustapha ben Ismaël comme un père et un libérateur. L'Agha, muni d'un sauf-conduit de l'Émir, put traverser la ville et s'enfermer avec ses Douairs, restés fidèles à sa personne, dans la vieille forteresse légendaire.

Depuis trois ans déjà, cette brave et indomptable garnison turque, combattait chaque jour, étroitement bloquée par les Hadars de la ville et les adhérents de l'Émir qui campaient aux abords.

« Séparée, dit le duc d'Orléans (1), ignorée du reste du monde, sans espérance de secours, sans retraite ni capitulation possibles, destinée à s'éteindre au milieu des Arabes qui l'usaient sans la vaincre, elle avait résisté à l'ennemi, au découragement, aux privations.

« Elle a même résisté, ajoute notre auteur, à l'aveugle complicité de la France avec Abdelkader, n'ayant que 400 fusils pour 800 hommes. C'était au milieu des rangs ennemis, dans des sorties presque quotidiennes, qu'elle allait chercher les armes qui lui manquaient dans des luttes individuelles dont le singulier caractère de grandeur rappelait les combats antiques ».

A de tels hommes il fallait un chef comme Mustapha ben Ismaël. Ils ne pouvaient en trouver un plus brave. Il resta enfermé avec eux, dans le Méchouar, pendant trois autres années (1833-1836), partageant leurs misères, leurs privations et leurs combats.

Le siège du Méchouar de Tlemcen est le pendant du siège de Troie ; il est digne des temps d'Homère.

Délivrance éphémère de Tlemcen

Au commencement de 1836, le maréchal Clausel, gouverneur général de l'Algérie, ému des récits épiques et lamentables qu'on lui faisait des défenseurs du Méchouar, que le vieil agha des Douairs nous conservait intact « pour nous, sans nous et malgré nous », résolut de s'emparer de Tlemcen et de délivrer les derniers enfants des Turcs, restés seuls dans cette vaste nécropole, dont le blocus se resserrait chaque jour davantage et qui finissait par manquer totalement de vivres.

(1) *Les Campagnes d'Afrique.*

La nouvelle de la position critique de Mustapha ben Ismaël fit accélérer le départ de la colonne expéditionnaire, forte de 7,500 hommes, qui partit d'Oran le 8 janvier 1836.

Pendant que la colonne française était en marche, les anciens alliés des Douairs, dans leurs dernières luttes, les Angad, apprenant les secours que le maréchal Clausel apportait à Mustapha et aux Coulouglis de Tlemcen, se rapprochèrent de cette place sous la conduite du fils de Chikr-el-Ghomri, dont le père avait été récemment mis à mort à Mascara, par ordre de l'Emir.

Ils venaient vendre aux assiégés quelques denrées d'approvisionnement qui leur faisaient défaut et s'entretenir avec l'Agha Mustapha de ce qu'il convenait de faire dans les circonstances présentes. C'est ainsi que les Angad vinrent établir leurs campements dans les ruines de Mansourah.

L'Emir toujours aux aguets, ayant appris les projets du maréchal, et la marche des Angad sur Tlemcen, quitta précipitamment Mascara pour tâcher de les y devancer. Il réunit dans la plaine de M'Cid, les goums des Hachem et des Beni Amer, gens de rapine, toujours prêts à monter à cheval pour la razzia et le pillage. Le surlendemain, Abdelkader, arrivant à Tlemcen à la pointe du jour, tomba à l'improviste sur le campement des Angad à Mansourah et mit à feu et à sang toutes les tentes qu'il pouvait atteindre.

Les Coulouglis du Méchouar entendant une vive fusillade du côté du campement des Angad, sortirent en foule et en désordre pour se porter au secours de leurs alliés. Abdelkader profita habilement de cette faute. Il les laissa s'engager avec ses cavaliers d'avant-garde et vint se placer sur leurs derrières. Lorsque les Coulouglis rappelés par le bruit du combat qui se produisit derrière eux revinrent du camp des Angad, ils fûrent promptement dispersés, coupés de la ville et pris entre deux feux dans une sorte d'embuscade. Soixante-quinze de leurs meilleurs soldats restèrent sur le champ de bataille, dans cette terrible mêlée, connue sous le nom de « Combat de l'Aoucheba » et 75 têtes coupées, promenées sous les murs de Tlemcen, vinrent jeter, dans cette malheureuse cité, l'épouvante et la consternation.

Cependant, à l'approche des troupes françaises qu'il ne se souciait pas d'affronter, Abdelkader songea à battre en retraite vers Mascara ; mais avant de quitter la ville, joignant la dérision à la cruauté, il fit jeter, avec des frondes, par dessus les murs de la citadelle, les oreilles des braves Coulouglis tués au combat de l'Aoucheba. Il y fit ajouter quelques pains ; dans l'un d'eux on trouva un billet ainsi conçu :

« *De la part de l'Emir Abdelkader, prince des vrais croyants, en attendant la chair de porc que les Français vous apportent* ». Et cet exploit accompli, il se retira, loin des baïonnettes françaises.

Trois jours après cette triste affaire, le 13 janvier 1836, la colonne du maréchal Clausel faisait son entrée dans Tlemcen, et la population turque, imposant silence à son deuil, fêtait au bruit des salves d'artillerie, l'arrivée tardive de l'Armée libératrice.

Au son des clairons, le Méchouar ouvrit enfin ses portes à la délivrance. Tous les Coulouglis valides voulurent se porter au devant du Maréchal.

Le chef de cette vaillante milice, ce vieillard à la barbe blanche, à l'œil de feu « jeune au combat, vieux au conseil », toujours et quand même digne et imposant, Mustapha ben Ismaël était à leur tête.

C'était toujours ce même patriarche calme et fier ; ses yeux clairs respiraient la franchise que ne parvient pas à atténuer la rudesse du teint.

Loyal serviteur, fidèle allié, dévoué à la France, c'était un de ces hommes d'énergie et de sang qu'aucun dévouement ne rebute, qu'aucun sacrifice n'abât.

Fier du petit nombre de ses guerriers ; montrant les brêches du Méchouar avec l'orgueil qu'un vieux soldat apporte à faire valoir ses blessures, il salua ainsi le maréchal Clausel :

— « Vois, dit-il, ces vieilles murailles encore solides, nous les avons gardées pour la France. Ces jours derniers j'ai perdu, au champ d'honneur, soixante-quinze de mes plus braves enfants ; mais en te voyant j'oublie nos malheurs passés ; je me confie à ta loyauté, à ton honneur, à ta réputa-

tion. Nous nous remettons à toi, moi, les miens et tout ce que nous possédons, et s'il nous est donné de combattre à tes côtés, je te jure que tu seras content de nous ».

L'autorité d'Abdelkader, après le brillant succès qu'il venait d'obtenir sous les murs de Tlemcen, avait recouvré tout son prestige ; il put faire évacuer la partie de la ville occupée par les Hadars, dans laquelle commandait Ben Nouna, une de ses créatures. Entraînant à sa suite tous les habitants, il se retira dans les montagnes des Beni Ournid et des Beni Smiel.

Le maréchal établit ses troupes dans les maisons abandonnées et s'occupa d'organiser les moyens de défense et d'administration de cette ville qu'il avait décidé d'occuper.

(*A suivre*). J. CANAL

MUSTAPHA BEN ISMAËL

(*Suite*)

Combat de Yebdar

(*16 janvier 1836*)

Les murs déserts de Tlemcen n'avaient qu'une valeur militaire ; il fallait pour que cette position acquit une importance politique, repeupler la ville et enlever à l'influence de l'Émir la population musulmane, qu'il avait pu arracher, mais non éloigner de ces lieux, où elle était habituée à vivre et à mourir.

Le plus pressant était donc de ramener à Tlemcen la population arabe. Cette mission fut confiée au général Perregaux, qui partit le 15 janvier avec une colonne légère composée d'une avant-garde de cavaliers auxiliaires commandés par Mustapha ben Ismaël ; de l'infanterie de la 1re brigade (zouaves et bataillon d'élite, 17e léger et sapeurs du génie) et d'une section d'obusiers de montagne.

Mustapha ben Ismaël, délivré enfin de sa longue captivité, reparut pour la première fois avec ses cavaliers, très fiers de le revoir à leur tête.

L'Émir, campé à Yebdar (entre Tlemcen et Lamoricière), pour compenser la faiblesse des moyens de défense qu'il était parvenu à grand peine à réunir en si peu de temps, comptait sur les difficultés du terrain, très montagneux, sur les rochers inaccessibles des Beni-Ad, au milieu desquels il avait planté son camp.

Mais, les Français sûrent le relancer et le débusquer de ce nid d'aigles. Les Coulouglis, heureux enfin de respirer l'air libre, après un aussi long emprisonnement, gravissent résolument des sentiers impraticables, que les Arabes, eux-mêmes, nomment « *trik-el-diab* », chemin des chacals.

Les braves cavaliers Douairs et Smélas, qui se retrouvent enfin dans leur élément, véritables hommes de cheval qu'aucun obstacle n'arrête, débouchent, en même temps que les fantassins, sur l'emplacement du camp ennemi.

Aussitôt le caïd Mazari, neveu de Mustapha, enlève la charge à la tête des cavaliers du Maghzen. Ils enfoncent tout ce qui est devant eux. L'Émir exaspéré d'être vaincu par des musulmans, au service des chrétiens, entre dans une grande fureur. Vainement il essaie de rallier ses soldats qui fuient, débandés, devant cette attaque impétueuse. Il leur crie dans sa colère : « *Lâches !... Voyez qui vous avez devant vous ?* ».

Ses objurgations ne peuvent arrêter la déroute. Tout est sabré ; tout est tué autour de lui. Son drapeau vert est enlevé à ses côtés par le cavalier sméla *Ben Kaddour*, et lui-même, entraîné par le torrent des fuyards, est bien près de payer de sa vie son infructueuse ténacité. Au milieu de la mêlée il est reconnu et poursuivi par le capitaine Richepanse et le commandant Yussouf; ce dernier le serre de près et continue, pendant plusieurs lieues, la chasse qu'il donne à l'Émir. En ce moment la destinée de l'Algérie dépend de la vitesse des deux chevaux ; « la lutte entre deux peuples est réduite aux proportions d'une course ».

Tous les bagages d'Abdelkader fûrent pris ; son infanterie laissa sur le carreau 70 cadavres sans tête, *la revanche du Méchouar* ; le reste de ses troupes dispersé dans toutes les directions fût rejeté au delà du djebel Tizi.

Mustapha ben Ismaël qui avait échangé ce jour là, depuis sa captivité volontaire, les premiers coups de fusil avec son mortel ennemi, acheva la poursuite et déblaya le terrain.

Au loin, et la nuit venue, du côté des Oulad-Mimoun (Lamoricière), l'Émir se trouva seul, sans tente, sans abri, sans nourriture et sans feu, harassé de fatigue et de faim ; il se coucha à côté de son cheval auquel il devait la vie. Après la déroute d'Abdelkader, la poursuite des habitants de Tlemcen ne fût plus qu'une battue. Cernés par les brigades Perregaux et d'Arlanges, ils se rendirent à discrétion et fûrent ramenés, au nombre de 2.500, le 17 janvier. Le maréchal, dès leur rentrée dans la ville, leur prouva par sa protection contre leurs coreligionnaires, qu'ils n'avaient pas compté à tort sur sa générosité.

Pendant le séjour de l'armée à Tlemcen, on travailla activement à remettre en état le Méchouar, seule partie de la ville

demeurée assez entière pour que le maréchal songeât à la faire occuper par les Français.

D'autre part, l'occupation définitive de cette citadelle ayant été décidée, il était du plus haut intérêt d'assurer les communications de Tlemcen avec la mer, par une voie plus courte et plus facile que celle, longue de 140 kilomètres, qui séparait cette ville d'Oran, chef-lieu du commandement de la province de l'ouest.

C'est dans cette prévision que le maréchal Clausel avait fait occuper, dès la fin d'octobre 1833, la petite île de Rachgoun, qui commande l'embouchure de la Tafna et n'est séparée de Tlemcen que par une distance, nord-sud, de 65 kilomètres environ.

Nouveau combat sur la Tafna

(26 janvier 1836)

Pour faire de l'île de Rachgoun une nouvelle base de ravitaillement, il restait à créer un poste fortifié sur les bords de la Tafna, près de son embouchure, en face de l'île même. Le maréchal Clausel résolut de profiter de sa présence à Tlemcen pour pousser une reconnaissance du côté de la mer et d'aller déterminer, lui-même, le point où devraient être établis le nouveau camp retranché et les fortifications projetées.

Il partit de Tlemcen le 24 janvier, ne laissant dans cette ville pour la garder, que la 1re brigade (général Perregaux) composée du 2e régiment de chasseurs d'Afrique (colonel de Gouzy) du 2e bataillon de Zouaves, de deux compagnies de sapeurs du génie, du bataillon d'élite composé de quatre compagnies de grenadiers de divers régiments, d'un bataillon du 17e léger et d'une section d'obusiers de montagne.

« La mer étant si près de Tlemcen, pourquoi, disait Clausel, aller la chercher à Oran, par ces longues marches en pays ennemi qui, bien plus que les combats, usent et fondent les armées ».

Les cours d'eau, la Saf-Saf et la Sikkak, qui de Tlemcen descendent jusqu'à l'île de Rachgoun, après s'être jetés dans la Tafna, avec l'oued Isser, indiquaient la route à suivre.

Le maréchal envoya à Oran l'ordre de diriger vers Rachgoun des bâtiments portant des blockhaus et du matériel pour l'établissement projeté, tandis que lui-même s'y rendait de Tlemcen. Un des ordres envoyé en quadruple copies par des nègres qui ne voyageaient que la nuit, rampant de broussaille en broussaille, fut intercepté ? Aussi, à la stupéfaction générale, lorsque l'armée arriva à Remchi, confluent de l'Isser avec la Tafna, l'ennemi occupait déjà les hauteurs très escarpées qui couvrent les rives de la Tafna, depuis ce confluent jusqu'à la mer, dont la route se trouvait ainsi barrée par les Arabes.

C'était à croire, pour l'honneur de l'Émir, qu'il avait deviné les projets de son adversaire. Pendant le peu de jours qui s'étaient écoulés depuis sa défaite de Yebdar, son infatigable activité était parvenue à nous susciter de nouveaux ennemis. Il avait appelé à lui tous les goums de l'ouest de la province, tous les Kabyles des Traras, ce pâté montagneux qui sépare Tlemcen de la mer ; il avait même entraîné à sa cause la puissante tribu des Beni-Snassen du Mâroc.

Toujours supérieur à sa fortune, sachant également profiter des leçons du malheur et des chances de réussite, il employait tout ce qui lui restait de troupes régulières à contenir les tribus qu'il ne pouvait plus soulever, et il avait cherché et trouvé sur les confins du Maroc et dans ce pays même les soldats que l'Algérie, lasse et abattue, ne lui fournissait plus. Aussi était-ce avec d'autres éléments que l'Émir venait à nouveau s'opposer à la marche des Français:

Le 25 janvier, vers midi, en arrivant sur la Tafna, la colonne, qui comprenait, outre les troupes françaises des brigades d'Arlanges et de Vilmorin, 400 Coulouglis à pied et 600 cavaliers auxiliaires Douairs et Smélas sous les ordres de Mustapha ben Ismaël, commença à être attaquée en tête et en flanc. Après quelques escarmouches de peu d'importance, une charge du Maghzen dans laquelle les cavaliers de Mustapha coupèrent trente têtes aux Kabyles, suffit pour éloigner les groupes ennemis, et la colonne pût établir tranquillement son bivouac sur le plateau de Meldga, juste au confluent des deux rivières.

Mais, dès le soir, on vit qu'une grande concentration de forces s'opérait. De tous les côtés, aussi loin que la vue pou-

vait s'étendre, on voyait accourir des contingents d'hommes à pied et à cheval. D'après ces indications significatives, le maréchal Clauzel jugea prudent d'appeler à lui la brigade Perregaux pour le combat qui semblait imminent.

Le 26 au matin, le maréchal fit franchir l'Isser à toutes ses troupes, moins le 11e de ligne chargé de la garde et de la défense du camp. L'action commença à dix heures du matin ; elle fut engagée par Mustapha ben Ismaël qui fondit avec sa cavalerie sur les forces d'Abdelkader. Les hauteurs de gauche (ouest) étaient occupées par les Kabyles et les Marocains, sous les ordres du Khalifa El Bou-Hamedi, chef des Oulhaça. On disait de cet intrépide compagnon d'Abdelkader, qu'il était dur comme un Kabyle, intelligent comme un Arabe, hardi comme un Turc et ambitieux comme un roumi (Européen).

Abdelkader s'était établi en personne sur la droite avec le reste de ses troupes, à mi-côte d'un contrefort descendant de la montagne des Sebâ-Chiouck. Le maréchal ne lui laissa pas si beau jeu. Ayant laissé son convoi en sûreté entre les deux rivières sous la garde du 11e de ligne, afin de manœuvrer plus librement, et profitant habilement de la faute qu'il a provoquée en laissant ignorer à l'ennemi par quelle rive il quitterait son camp, il se jette brusquement sur la rive droite en franchissant l'Isser par des rampes pratiquées pendant la nuit par le génie. La 2e brigade (général d'Arlanges) tient la droite avec les fantassins indigènes et le bataillon d'Afrique ; la 3e brigade (colonel de Vilmorin) avec le 66e de ligne et le génie combattent au centre qui se relie à la cavalerie et à l'artillerie de campagne en couvrant la gauche sous le commandement du colonel de Gouy.

C'est encore à Mustapha ben Ismaël qu'est confiée la première attaque. Ce brave et intrépide guerrier se montre à la fois général et soldat. Il comprend avec une rare intelligence de la guerre et exécute avec une indomptable témérité la pensée du maréchal.

Au lieu d'engager un combat mou et éparpillé, à la mode arabe, il crève par un choc impétueux et en masse le centre de l'ennemi, avec ses fidèles Douairs. El Mazari à la tête des Smélas et le commandant Yussouf avec les fantassins coulou-

glis, l'appuient et dépassent la ligne qu'ils ont enfoncée ; puis, se rabattant brusquement sur la gauche, ils mettent en déroute l'aile droite de l'ennemi refoulée en désordre vers l'ouest, tandis que le bataillon d'Afrique contient et éloigne, par ses feux de salve, l'aile droite d'Abdelkader coupée du centre et de la droite par le hardi mouvement de Mustapha.

Les fantassins indigènes (Coulouglis) enlevés par le commandement de l'impétueux Yussouf, justifient amplement ce mot de leur vénérable chef au maréchal : « *Vous serez content de nous !* ». Sous les yeux des troupes françaises, ils emportent vaillament toutes les positions et chassent, au loin dans la plaine, l'ennemi débandé.

Malheureusement les cavaliers de Mustapha, emportés par leur ardeur infatigable, prompts à lancer mais plus difficiles à retenir, s'éloignent beaucoup trop à la poursuite de leurs adversaires, lesquels, se retournant brusquement et voyant leur petit nombre, les enveloppent et les ramènent sur les lignes françaises.

Le maréchal Clausel, qui connaissait leurs tendances à l'emballement et les suivait de sa lorgnette, avait prévu cette éventualité et se tenait prêt à la riposte. Il avait fait alléger les chevaux des chasseurs d'Afrique des paquetages et fait monter les cavaliers en selle nue ; puis, laissant arriver cette masse confuse à bonne portée et choisissant le moment ou les Douairs et Smélas, arrivés jusqu'à lui, ont pu rentrer dans le rang, il lance à la charge le régiment des chasseurs, du colonel de Gouy, appuyé d'un bataillon, sans sacs, du 66e de ligne, au pas de course.

Alors, les masses marocaines et kabyles, qui s'avançaient croyant prendre leur revanche, sont refoulées en désordre sur toute la ligne et perdent beaucoup de monde. Les Marocains sont rejetés sur les bords escarpés de la Tafna et précipités dans le gouffre qu'ils n'ont plus le temps de refranchir ; la plupart d'entre-eux ne peuvent choisir qu'entre le sabre des chasseurs d'Afrique et les précipices auxquels ils sont acculés. L'escadron turc du 2e chasseurs, commandé par le lieutenant Mesmer, qui formait le premier échelon de la charge et se trouvait le plus près de la rivière, en fait un grand carnage ;

les sabres sont rouges de sang. Le sous-lieutenant Savaresse charge un porte-étendard arabe auquel il dispute son trophée et tous deux périssent en roulant dans l'abîme.

Tandis que le fort du combat se passait sur l'aile gauche française, l'aile droite, commandée par le général d'Arlanges, maintenait toujours Abdelkader isolé du restant de ses troupes que vainement il avait tenté de rejoindre, décimé qu'il était par la section d'artillerie de la 1re brigade, dont tous les coups portaient dans la masse des burnous blancs.

Pendant cette brillante action, le khalifa Bou-Hamedi, voyant les périls que courait son maître, tentait une diversion. Ayant passé à son tour la Tafna, un peu au-dessous du confluent de l'Isser, il venait, avec élan et audace, attaquer le convoi, objet constant de l'attraction en campagne et de la convoitise des Arabes, qui mettent la plus petite proie au-dessus de la plus grande gloire.

Mais le parc, un moment menacé, est vivement dégagé par une charge à la baïonnette des grenadiers du 11e de ligne, commandée par le capitaine Ripert et soutenue sur ses ailes par un escadron de chasseurs d'Afrique, enlevé par le brave commandant Bernard, qui trouva encore là pour se signaler avec son détachement, tenu en réserve, l'occasion qu'il savait toujours faire naître.

Il était grand temps pour Bou-Hamidi, dont la tentative venait d'échouer, de repasser vivement la rivière, sous peine d'être aussi coupé à son tour. Mustapha ben Ismaël et El Mazari, qui avaient pu reformer leurs escadrons de cavalerie auxiliaire, sous le rideau de la première charge des chasseurs d'Afrique, vinrent lui donner le coup de grâce par une chasse émouvante, lancée dès que son mouvement de retraite fut dessiné.

Les Douairs et Smélas, le fusil haut, debout sur leurs étriers, revinrent au camp chargés des dépouilles de l'ennemi. C'est encore Mustapha ben Ismaël et ses hardis cavaliers indigènes qui eurent les honneurs de cette journée.

La victoire restait à nos troupes, mais Abdelkader n'avait pas dit son dernier mot ; il était loin de s'avouer vaincu. Le lendemain, 27 janvier, avant de poursuivre sa route vers la

mer et de s'engager dans les gorges étroites de la Tafna, le maréchal Clausel voulut s'assurer des forces de l'ennemi et attendre le renfort de la brigade Perregaux appelée de Tlemcen. La méfiance, après un premier succès, est une qualité précieuse à la guerre ; le maréchal s'applaudit de ne l'avoir point oublié.

Une reconnaissance de cavalerie, commandée par le capitaine de Montauban, vint en toute hâte le prévenir que de fortes colonnes ennemies, de cavalerie et d'infanterie paraissaient au nord et à l'ouest, marchant vers le camp.

Toutes les dispositions de combat furent immédiatement prises pour recevoir le choc. La situation de ces 3.500 français séparés de leurs bases d'opération, Tlemcen et Rachgoun, acculés aux montagnes de la Tafna et pressés en demi cercle par 10.000 fanatiques, eût paru critique avec tout autre tacticien que le maréchal Clausel, dont la tranquille sérénité se communique bientôt dans tous les rangs.

Renonçant spontanément à continuer sa marche vers la mer, à travers ces gorges de la Tafna que vingt combats n'eussent pas réussi à dégager de la présence de l'ennemi, il envoi le convoi en arrière, du côté de Tlemcen et lui fait gravir, sous la garde d'un bataillon d'infanterie, cette ligne de crêtes au-dessus de laquelle se trouve le plateau où s'élève de nos jours le village de Montagnac (Remchi), bordé de précipices de trois côtés. Ainsi posté, le convoi se trouve défendu comme dans une forteresse naturelle. De cette façon, tous ses mouvements restent libres, sans souci de son parc et de ses bagages encombrants.

Sur ses ordres, les quatre autres bataillons d'infanterie prennent position sur les crêtes de droite perpendiculaires à la route de Tlemcen ; la cavalerie se poste au pied des collines, à l'endroit où la route actuelle fait un grand lacet pour descendre dans la plaine, couvrant ainsi ce mouvement de retraite ; la cavalerie auxiliaire est placée au centre, à la gauche de l'infanterie.

A peine ces dispositions sont-elles prises que l'ennemi attaque à la fois la cavalerie et les auxiliaires indigènes des deux armes. L'État-Major est étonné, dans cette journée,

de voir les Arabes s'avancer en bon ordre, avec une avant-garde et une réserve, sa cavalerie à gauche, son infanterie à droite, dans un terrain inégal et mamelonné.

Ils commencent leur attaque avec cette audace aveugle et imprévoyante que l'ignorance du danger donne à des jeunes troupes enthousiastes et fanatiques qui n'ont jamais vu le feu.

Les chasseurs d'Afrique qui avaient devant eux un ennemi dix fois plus nombreux, combattent avec leur vaillance habituelle ; ils entrent comme un coin dans le flot des Marocains, leur enlèvent des armes et des chevaux, mais ils sont contraints de céder devant le nombre et de se replier avec calme, en se rapprochant des lignes de l'infanterie. Le colonel de Gouy se tire honorablement de ce mauvais pas, car rien n'est aussi difficile, devant les Arabes, qu'une retraite lente et méthodique, après une charge impétueuse. Le mouvement des chasseurs dut être aidé par le feu à mitraille de la section d'artillerie de campagne, hardiment dirigé par le lieutenant Princeteau et soutenu par les compagnies d'élite du 11e de ligne.

L'escadron turc de notre cavalerie régulière fit encore des prodiges de valeur et tua plus d'hommes qu'il n'en comptait à son effectif. Sur la gauche de notre ligne, les Coulouglis à pied furent enfoncés par la cavalerie marocaine qui les refoula, en les obligeant à se replier vers la brigade d'Arlanges, jusque sur le bataillon d'Afrique, contre lequel leur fougue vient s'amortir.

Ils s'arrêtent d'abord devant ce mur de baïonnettes et engagent une fusillade très vive ; puis, renforcés par d'autres échelons, devenant plus nombreux, ils essaient de déborder la gauche de l'infanterie française, contre le front de laquelle Abdelkader, visant le centre, va se ruer avec toutes ses forces non encore engagées. — Le moment devient critique !...

. . . .

Alors, par un de ces coups de théâtre si communs dans cette guerre d'Afrique, où tout est soudain et éphémère, le feu cesse sur toute la ligne de l'ennemi ; les masses kabyles, fortement engagées sur leur aile droite, se retirent à la hâte sans qu'aucun mouvement en avant de notre ligne de bataille,

ferme comme un roc et immobile, ait motivé cette retraite inopinée et inexplicable.

Craignant un piège, le maréchal Clausel, n'ayant pas encore le secret de cette énigme, fait suivre avec précaution l'ennemi par le régiment des chasseurs d'Afrique et les cavaliers de Mustapha qui avaient formé jusqu'alors, ce jour-là, la réserve de cavalerie.

Un grand mouvement d'incertitude se manifeste dans les rangs de l'ennemi en retraite, quand, soudain, des coups de canon se font entendre sur la gauche. L'arrivée, à la charge, d'un officier d'ordonnance vient enfin donner la clef de tout ce mystère : C'est le général Perregaux qui, parti de Tlemcen pendant la nuit, a quitté sa route pour marcher au canon, avec l'instinct du véritable homme de guerre et s'est dirigé avec une précision mathématique sur le point où sa présence devait être décisive, si la retraite de l'ennemi avait pu être douteuse.

Ce dernier, engagé dans une impasse, menacé sur sa droite, par ce renfort inespéré à cette heure matinale, sur ses derrières par notre cavalerie, sur le point d'être pris entre deux feux s'il hésite et s'il s'attarde, juge plus sûr d'abandonner le combat et de fuir le champ de bataille, dès qu'il se voit cerné. L'Arabe est toujours et fatalement vaincu quand il se croit tourné.

L'on pense bien que Mustapha ben Ismaël ne laissa pas passer une si bonne occasion. Il chargea sur les talons de l'ennemi en déroute que canonnait vivement, en enfilade, l'artillerie de la brigade de secours.

Les Douairs et Smélas firent des ravages considérables dans les rangs des Kabyles en fuite, et, comme la veille, ils donnèrent le coup de grâce, revenant au camp chargés des dépouilles de leurs ennemis vaincus.

Dans ces deux journées de combat, la troupe de Mustapha fut, comme toujours, admirable de bravoure et d'entrain. Les Arabes eûrent plus de 200 hommes hors de combat. Nos pertes s'élevèrent seulement à 3 tués et 48 blessés, dont 14 indigènes.

La marche sur Rachgoun reconnue impraticable par cette

nouvelle expérience, le maréchal fit rentrer ses troupes à Tlemcen ; les laissa en repos pendant quelques jours et rentra avec elles à Oran, le 7 février, après avoir laissé un bataillon de volontaires, commandé par le capitaine Cavaignac, à la garde du Méchouar.

Ce fût avec des transports de joie et d'allégresse qu'on apprit à la M'léta le retour du grand chef Mustapha ben Ismaël, de son neveu Mazari et des cavaliers Douairs et Smélas qui avaient survécu à toutes ces épreuves, depuis qu'ils avaient quitté leurs tentes deux ans auparavant. Les gens de la plaine se portèrent en foule à sa rencontre, vers le Tlélat et remercièrent le maréchal gouverneur de leur avoir rendu leur idole.

« *C'est la perle réintégrée dans son écrin* » disaient-ils aux généraux français.

Après quelques jours de repos et avant de regagner Alger, le maréchal réorganisa le maghzen d'Oran, sur des bases définitives, Mustapha ben Ismaël fut nommé agha supérieur des Douairs et Smélas et commandant en chef des alliés indigènes, en remplacement de Braham bou Chenack, de la M'léta, appelé à un autre commandement. Le caïd Mazari fut nommé agha de Mostaganem, sous les ordres du bey Ibrahim. Mohamed ben Bachir ould Cadi fut nommé caïd de la fraction des Douairs et Kaddour ben Saharaoui ben Mohktar, caïd de la fraction des Smélas.

La cavalerie auxiliaire indigène, ainsi reconstituée, fut placée sous l'autorité du général d'Arlanges, nommé lieutenant général est appelé au commandement de la division à Oran.

Colonne du général Perregaux

(*Mars 1836*)

Cette année 1836, qui commençait à peine, devait être fertile en faits d'armes. La soumission des Arabes était loin d'être faite dans la province d'Oran, et, pour atteindre le but, le plus difficile restait à faire. Malheureusement, le Ministre de la Guerre demandait des résultats et refusait le temps et les moyens de les atteindre, puisque l'effectif des troupes, déjà si

restreint, devait être encore plus affaibli par le rappel en France des deux tiers des régiments d'infanterie détachés à l'armée d'Afrique (12 sur 18).

Cependant, le vide qu'Abdelkader entretenait habilement autour des places que nous occupions, avait pour effet d'affamer Oran, notamment, qui manquait de vivres, surtout de viande. Les Douairs et les Smélas, nos seuls alliés, étaient épuisés par les précédentes campagnes et n'avaient plus de bétail à nous fournir. Les autres Arabes se tenaient, de par le mot d'ordre d'Abdelkader, obstinément éloignés de nos marchés. Il fallait donc aller chercher au dehors et se procurer ce qu'on refusait de nous apporter.

Le 23 février 1836, les troupes de la Division d'Oran étant reposées et refaites, le général Perregaux sortit inopinément de la place avec 4.000 hommes, et, par une marche rapide de jour et de nuit, il surprit les troupeaux de la plaine du Sig et enleva aux Gharabas 2.000 têtes de bétail, ce qui ramena l'abondance à Oran.

Le Maghzen, commandé par l'agha Mustapha ben Ismaël, contribua comme toujours au succès de cette fructueuse sortie, en pratiquant la razzia à la mode arabe.

Le 14 mars, le même général, chargé des opérations actives, sortit une deuxième fois d'Oran avec une colonne de 6.000 hommes, composée de trois bataillons d'infanterie, trois escadrons de chasseurs d'Afrique et une batterie d'artillerie, comprenant trois pièces de campagne et trois de montagne. La cavalerie auxiliaire de Mustapha ben Ismaël l'homme indispensable à chaque coup de main, était forte de 600 chevaux.

La colonne alla camper le premier jour à la fontaine de Goudiel et le 15 mars elle se dirigea vers la Macta, en passant par Arzew, pour aller camper à Fornaka chez les Abid Chéragas. Le 16, infléchissant vers le sud et pénétrant dans la plaine de l'Habra, elle fit sa jonction à El-Hassian, avec le colonel Combes, le bey Ibrahïm et le caïd Mazari, qui amenaient de Mostaganem deux bataillons d'infanterie (47e), 150 fantassins coulouglis et 50 cavaliers indigènes, qui portèrent l'effectif de cette troupe à près de 8.000 hommes.

La colonne du général Perregaux passait, à bon droit, pour

un modèle de bonne organisation : Les transports du convoi étaient admirablement entendus ; les marches bien réglées et la nourriture du soldat augmentée et variée suivant une adaptation plus conforme au climat. C'est là que pour la première fois on fit un usage régulier des distributions de sucre et de café, et que le riz, employé plus fréquemment, fit désormais partie de l'ordinaire de la troupe.

On fit séjour à El Hassian ; l'Émir ne se montra pas mais il envoya son agha El Habib bou Lhassen avec 1.000 chevaux pour observer les Français et les isoler des populations musulmanes afin de déjouer leur but, de se les attacher par l'aman et la soumission.

Le 18 mars, au matin, au moment où la colonne levait le camp pour se porter à Ferratas, chez les Bordjia, elle fut serrée de près par les nombreux goums d'El Habib bou Lhassen, renforcés des Beni Chougran et des Abid Chéragas. Le général Perregaux résolut de se débarrasser par un coup de vigueur de ce blocus incommode qui stérilisait son entreprise en lui interdisant avec les Arabes de la plaine les communications et les soumissions qui étaient son but.

Il lança brusquement sur ces goums tout le Maghzen conduit par Mustapha et El Mazari, soutenus par la cavalerie française et appuyés par toute la colonne qui les suivait vivement.

Le vaillant Mustapha ben Ismaël, avec sa vigueur habituelle, après s'être approché le plus près possible à petite allure, fond tout à coup sur l'ennemi, commandé ce jour-là par un jeune khalifa de l'Émir, Si ben Fréha ben Khattir, personnage important de la famille des Hachem.

Il le charge à outrance avec cette impétuosité que nous lui connaissons, le disperse, le pourchasse au-delà des montagnes et lui coupe 60 têtes parmi lesquelles celle d'un porte-drapeau et du caïd de Kalâa, Si Mohamed ben Djilali.

Deux drapeaux, 50 chevaux et environ 2.000 têtes de bétail furent les trophées rapportés au camp français, après une poursuite qui ne cessa que lorsque le dernier cavalier ennemi eut disparu dans la direction de Mascara. La déroute des

Arabes fut complète et la plaine de l'Habra purgée des cavaliers d'Abdelkader qui ne reparurent plus.

Après un repos de quarante-huit heures, la colonne, libre désormais de ses mouvements, traversa le 21 mars la plaine de Sirat et alla s'établir chez les Medjaers, à Aïn-Madar, où elle reçut la soumission de plusieurs tribus voisines.

Le reste de cette campagne ne fut qu'une course heureuse et productive, poussée vers l'Hil-Hil, Bel-Hacel, Sourk-el-Mitou, Ennaro, Mostaganem et Arzew, qui amena la soumission de tous les indigènes de la rive gauche du Chélif.

Un seul fait d'armes digne d'attention se produisit seulement, lorsque la colonne partant du gué des Oulad Snoussi, situé près du Meldga, confluent du Chélif et de la Mina, levait son camp pour se porter vers le nord. Elle fut vivement attaquée par les tribus non encore soumises de la rive droite du Chélif : Oulad Khrelouf, Beni-Zéroual, Oulad Bou-Kamel, etc., qui vinrent l'assaillir inopinément dans les terrains boisés et coupés de ravins qui séparent Bel-Hacel du puits d'Ennaro.

Ce fut encore une nouvelle occasion pour Mustapha ben Ismaël de donner des preuves de cette haute capacité militaire qui le distinguait si particulièrement, et pour les goums des Douairs et Smélas de se montrer intrépides, brillants et victorieux, dans les brusques retours offensifs, si vigoureusement menés, qu'ils exécutèrent sur l'ennemi, pour protéger l'arrière-garde et éloigner leurs adversaires, sans cesse culbutés et refoulés avec de grandes pertes, jusqu'à Ennaro où ils finirent par disparaître après avoir été décimés par les goums du Maghzen, toujours aussi ardents, sous le commandement de leur vieil agha.

Dès son retour à Oran, le général Perregaux, blessé du dualisme entraîné par ce détestable système du double commandement qu'on lui faisait partager avec le général d'Arlanges, quitta la division, sur sa demande, et rentra à Alger.

Son nom lui survécut dans la province d'Oran par la création, à l'Habra même, qu'il avait pacifié, de la petite ville aujourd'hui si coquette et si ombragée qui porte son nom. Comme Desaix, en Egypte, Perregaux reçut le surnom de « *Sultan juste* » et comme lui il mourut sur un champ de bataille, auprès de celui dont il était le conseiller et l'ami.

Dar-el-Atchan

(*15 avril 1836*)

Pendant que le général Perregaux pacifiait les tribus de la région orientale de la province d'Oran, le général d'Arlanges, à la tête d'un petit corps de troupes réduit à 1200 hommes, s'avança vers l'ouest jusqu'à Brédéah, où il construisit une redoute.

Abdelkader, qui faisait surveiller ses mouvements, était alors campé à la fontaine « *d'Aïn-el-Houtz* » à quelques kilomètres au nord et au-dessous de Tlemcen, attendant une circonstance favorable pour agir avec quelque succès et prendre sa revanche de la Tafna. Elle ne tarda pas à se présenter.

On se souvient qu'avant de quitter Oran, le maréchal Clausel avait décidé d'établir un camp à Rachgoun, à l'embouchure de la Tafna et d'ouvrir, de là, des communications pour ravitailler Tlemcen. Le général d'Arlanges, resté seul à la tête de la Division, était chargé de cette mission. Les forces dont il disposait, jointes à celles restant libres de la brigade Perregaux, formaient, après la rentrée en France de quelques régiments, un effectif total de 3000 hommes mobilisables, après avoir pourvu strictement aux besoins de la défense de la place d'Oran.

C'est avec ce faible corps de troupes que le nouveau chef de la Division dut entreprendre cette double mission des plus difficiles et des plus périlleuses. La colonne réorganisée se composait de 6 bataillons d'infanterie (2600 hommes) du 1er bataillon d'Afrique, du 17e léger et des 47e et 66e de ligne ; comme cavalerie : de 150 cavaliers auxiliaires des Douairs, commandés par Mustapha ben Ismaël et 200 chevaux du 2e chasseurs d'Afrique ; comme artillerie : de 4 pièces de campagne et 4 obusiers de montagne; enfin, de 180 sapeurs du génie, commandés par le colonel Lemercier.

L'entreprise ordonnée par le maréchal Clauzel était d'autant moins réalisable, que lui-même y venait d'échouer avec un effectif supérieur ; cependant le général d'Arlanges, homme de cœur et de discipline, se mit immédiatement en campagne, sans hésiter, ni réclamer, comptant sur sa calme et tenace fermeté et sur les excellentes qualités de sa petite troupe.

Le matériel destiné à l'établissement du camp de Rachgoun, une fois embarqué et expédié par mer, le général se mit en route vers le sud le 7 avril. Une si faible colonne aurait dû marcher rapidement vers le but ; c'était le seul moyen d'empêcher l'Émir de pénétrer ses projets et de rassembler de nouveaux contingents. Il n'en fut rien ; après avoir contourné le grand lac salé de Misserghin par le sud, la colonne fut arrêtée le 9 sur l'oued Heïmer ; le 9, le 10 et le 11, le général franchit la chaîne du Tessala, par le col d'Aïn-Terzita, afin d'y vider les riches silos où les Beni-Ameur emmagasinaient leurs grains. Pour ébranler les croyances superstitieuses des Arabes, qui disaient cette montagne sacrée et infranchissable, les troupes furent employées pendant ces trois jours à y ouvrir un chemin, travail sans but, resté inachevé ; mauvais emploi de l'énergie des troupes et fâcheux spectacle pour les indigènes déjà habitués à nos inconséquences.

Le 13 on franchit le Rio-Salado et la colonne alla camper sur l'oued Senan, à l'endroit où se trouve actuellement Aïn-Témouchent. Le 14, prenant la direction de l'ouest, on passa à Aïn-Guettara, et à midi la colonne prenait position sur l'oued Ghazer ; cela faisait sept jours d'employés pour franchir une distance qui ne dépasse pas 75 kilomètres en droite ligne.

Cet oued Ghazer, qui se trouve sur la route actuelle de Témouchent à Beni-Saf, un peu avant d'arriver au nouveau village de Guiard, est un affreux ravin, très encaissé, aux pentes abruptes coupées de failles et de ressauts.

Le 15, la colonne quitta l'oued Ghazer dès la pointe du jour ; elle gravissait une montagne élevée et aride, appelée Dar-el-Atchan, d'où l'ennemi s'était déjà montré, épiant ses mouvements Le flanc gauche (sud) était couvert par la cavalerie de Mustapha.

Ce vieux tacticien, qui avait la pratique éprouvée des difficultés du terrain, voyant cette montagne qui fermait perpendiculairement l'entrée du défilé long et tortueux par lequel on s'était imprudemment engagé, dit au général qu'il était dangereux de se jeter dans cette souricière sans avoir déblayé le terrain en avant et vaincu ces Kabyles dont les rassemblements de plus en plus resserrés devenaient inquiétants.

Il ne cessait de demander de l'artillerie et proposait de livrer combat avant d'aller plus loin. Son avis ne prévalut pas, ce qui eut le don de l'irriter. Alors, n'écoutant que son instinct de la guerre, plutôt que de déférer à un acte de discipline et d'obéissance qui manquait à ses yeux de sanction, puisqu'il n'avait ni la supériorité de la raison ni celle du nombre et de la force brutale, il prit subitement la résolution d'attaquer de lui-même l'avant-garde d'Abdelkader.

En comptant d'être soutenu, il reconnaissait la loyauté du général d'Arlanges, auquel il croyait de son devoir de rendre service malgré lui.

Cette attaque, impétueuse comme à l'ordinaire, surprend la tête de la colonne de l'Émir qu'elle fait d'abord plier, mais l'infanterie qui était en arrière tint bon et se déploya sur les flancs en entourant cette poignée de cavaliers Douairs. Trop fier pour demander du secours, le brave Mustapha redouble d'énergie pour se dégager.

Contraint d'accepter le combat qu'il aurait du engager, qu'il n'a pas su empêcher et qu'il est trop tard pour rendre décisif, le général d'Arlanges qui a une grande estime pour Mustapha, malgré sa désobéissance, envoie lestement les chasseurs d'Afrique pour protéger sa retraite et lui fait réitérer l'ordre de se replier. Cela n'est plus possible ; le mouvement de flanc de l'infanterie kabyle a même compromis les deux escadrons de chasseurs, situation réclamant un secours qu'ils ne suffisent plus à donner.

Un bataillon du 17e léger et deux pièces de montagne sont alors détachés pour appuyer la cavalerie. Le renfort arrivé sur le plateau où se déroulait l'action, dégagea la cavalerie française rendue libre de ses mouvements. Mais Mustapha ben Ismaël, qui avait son idée ancrée dans la tête et aurait, pour l'entêtement, rendu des points à un Breton, ne veut profiter du renfort qu'on lui envoie que pour rendre plus inévitable encore le combat auquel son général s'obstine à vouloir se soustraire.

Il reprend la charge avec ses cavaliers, qui, malgré leur courage et leur valeur, sont bientôt ramenés en déroute. L'affaire prend mauvaise tournure. A travers les mailles de la

cavalerie kabyle qui les talonne et leur coupe des têtes, débouche l'infanterie régulière de l'Émir qui vient se heurter au bataillon du 17e, à peine fort de 500 hommes, lequel est vivement attaqué.

C'est alors seulement que le général se décide à agir. Laissant ses bagages sur le revers de la montagne avec le 66e de ligne et les troupes du génie, il s'avança en bon ordre avec les quatre petits bataillons qui lui restaient et avec son artillerie.

Deux pièces de canon, habilement mises en batterie par le colonel Combes, foudroient de leurs coups certains les kabyles qui se sont entassés dans un profond ravin pour tourner la droite du 47e ; mais cette affreuse boucherie n'arrête pas leur tête de colonne, toujours hâchée, toujours renouvelée.

« Elle arrive jusque sur les pièces et, sur toute la ligne de combat, les kabyles chargent avec intrépidité les tirailleurs de notre infanterie. Cette dernière est contrainte de renverser à la baïonnette ceux que le canon épargne. Nos braves soldats d'Afrique, heureux de cette lutte corps à corps, plus au gré de leur courage et de leur aptitude spéciale à ce genre de combat, tuent à l'arme blanche ces intrépides adversaires, dont l'élan fait leur admiration et qu'on hésitait presque à mitrailler en masee. Animés, dit le duc d'Orléans (1), par les plus nobles passions de l'homme, la foi musulmane et la haine de l'étranger, les fantassins kabyles se dévouent pour emporter les martyrs du canon des chrétiens, et n'abandonnent aucun trophée ou Français, dont les baïonnettes, ce jour-là, n'ont conquis qu'un champ de bataille ». Le sanglant combat de Dar-el Atchan nous coûta cher, en égard au petit nombre des combattants : 10 tués et 70 blessés. Parmi les cavaliers de Mustapha plus de 30 furent mis hors de combat ; la plupart des blessés, transportés à l'ambulance, vinrent mourir sur les sables des bords de la Tafna.

Le combat finit à 2 heures. Le soir, sous la tente, Mustapha ben Ismaël, loin de se montrer confus et repentant de son

---

(1) *Les Campagnes d'Afrique.*

attitude du matin, fit les plus grands efforts pour dissuader le général d'Arlanges de continuer sa marche sur la Tafna. Le vieux Mustapha n'était pas dupe de la tactique de l'Émir, dont le but évident était de détruire en détail cette petite troupe française, engagée malencontreusement dans ces montagnes inextricables, et de l'empêcher de parvenir à Rachgoun.

« Le génie inculte, le sauvage bon sens de ce véritable homme de guerre, ont deviné l'issue de la situation dont le calme apparent aggrave encore le péril. Il supplie son général de ne point pénétrer plus avant dans les montagnes, sans avoir encore une fois mesuré ses forces avec l'ennemi et frappé un grand coup.

— « Si tu parviens à dompter ici l'ennemi, lui dit-il, tu deviendras, alors seulement , libre de tes mouvements. Si tu ne peux le détruire, ici, estimes-toi heureux de ne pas l'avoir rencontré dans ces ravins et ces défilés, qui se refermeront sur toi ».

« Le lendemain matin, au départ de la colonne et comme dernier argument, Mustapha descend de cheval et se couche, comme Souvorow, en travers du chemin, sous les pas du général. Ce dernier, encore irrité de leur différend de la veille, ne veut écouter ni ses instances prophétiques, ni cette expressive protestation du vieil agha ; il engage résolument sa colonne dans le défilé ».

Abdelkader, comme pour escorter une proie qu'il croit lui appartenir, fait harceler l'arrière-garde commandée par le colonel Combes qui, au moment d'une halte, fait braquer deux pièces sur les poursuivants et finit par les éloigner à coups de canon.

Le lendemain, 16 avril, la colonne débouchait sur la plage sablonneuse de la Tafna et s'établissait en face l'île de Rachgoun, sur les hauteurs de la rive droite.

Sidi-Yacoub

(25 avril 1836)

Pendant les quelques jours que dura l'installation du camp retranché et des blockhaus construits par le colonel du génie Lemercier, la prédiction de Mustapha ben Ismaël se réalisa ! La population kabyle toute entière du bassin de la Tafna, de Nédroma et de la frontière du Maroc était sous les armes, appelée par la voix fanatique d'Abdelkader ; chaque jour, nos fourrageurs étaient attaqués par ses éclaireurs, mais le gros de l'ennemi, dissimulé dans les montagnes voisines, ne se montrait pas, afin de nous inspirer plus de sécurité et de confiance.

Le 24 avril au soir, voyant le relief des ouvrages suffisamment avancé pour mettre le camp à l'abri d'une attaque de vive force, le général d'Arlanges dut s'occuper d'exécuter la deuxième partie de sa mission : le ravitaillement de la garnison de Tlemcen. Le capitaine Cavaignac, toujours bloqué avec ses 500 volontaires dans les murs du Méchouar, se trouvait dans la situation des plus pénibles. Il n'avait été, il est vrai, attaqué qu'une seule fois par les Arabes qu'il avait repoussés ; mais depuis son isolement du reste du monde, il n'avait pu faire parvenir que deux lettres au général. L'active et étroite surveillance d'Abdelkader rendait chaque jour la correspondance plus difficile, et la situation de ce prisonnier volontaire plus précaire.

Le Général résolut donc de pousser une reconnaissance du côté du marabout de Sidi-Yacoub, situation élevée, à l'ouest du camp, sur les hauteurs du bord de la mer d'où il pouvait espérer reconnaître les forces de l'ennemi et diriger son expédition sur Tlemcen.

Le 25 avril, avant le jour, il se mit en route dans cette direction, avec une colonne légère de 1.500 hommes de toutes armes, qui passèrent sur la rive gauche de la Tafna. C'était trop pour une reconnaissance, pas assez pour une colonne de combat, mise en contact avec les forts et nombreux contingents de l'Emir accumulés et concentrés pendant ces dix jours

d'inaction: troupes dont le moral se fortifiait en présence de cette poignée de Français qu'on se vantait de jeter bientôt à la mer.

Mauvais pronostic pour le début : le gué de la Tafna, barre de sables mobiles, comme à l'embouchure de toutes les rivières, fût défoncé au départ par la cavalerie, avant le passage des huit pièces d'artillerie, dont les munitions furent mouillées et avariées. De plus, le fruit d'une nuit de veille passée par l'infanterie, en silence et sans feu, se trouva perdu par la maladresse des sentinelles qui commirent l'imprudence de tirer sur des patrouilles volantes de l'ennemi et de donner l'alerte parmi les Arabes aux aguets.

A sept heures la colonne se trouvait rassemblée sur les hauteurs, à deux lieues du camp, près de Sidi-Yacoub et continuait sa marche lorqu'elle vint heurter une grand'garde qui se replia assez vite et contre laquelle on commit la faute de tirer le canon pour la disperser !

« C'est le rappel de l'armée de l'émir que l'on bat pour le prévenir ; c'est le tocsin des bandes kabyles que l'on sonne dans ces montagnes silencieuses, où le canon retentit à des distances immenses. Ils répondent tous à la voix du rassemblement, mais ne se montrent pas encore ; ainsi le veut Abdelkader : Plus les Français seront loin de leur camp, plus il en aura facilement raison. »

Etonné du vide qui se fait autour de lui, le Général s'arrête au petit hameau de gourbis qui entoure le marabout de Sidi-Yacoub. Il est là, sur une agglomération de contreforts coupés de ravins, qui domine toute la contrée, mais qui constitue une mauvaise position défensive Il envoie alors les cavaliers indigènes de Mustapha ben Ismaël à la découverte, en leur recommandant de rester par groupes et de se tenir en contact avec lui.

L'instinct des Douairs livrés à eux-mêmes reprend le dessus pour le malheur de la colonne. Dès qu'ils se sentent hors de portée de leur caïds et de leurs officiers, les cavaliers du Maghzen s'éparpillent au loin ; ils font la découverte pour leur compte, sur la droite où ils ont aperçu des troupeaux, fouillent des cabanes et des gourbis et s'éloignent à perte de vue.

L'imprévoyance de nos cavaliers auxiliaires rend inutile la

prudente circonspection du général. Dès qu'on les voit égrenés, au loin, hors de portée du commandement, les groupes kabyles, cachés jusqu'alors, s'avancent drapeaux déployés et fusil sur l'épaule, ils s'approchent de toutes parts rapidement et en silence, comme de vrais soldats aguerris au combat et viennent parader jusqu'à petite portée de notre infanterie, restée en position à Sidi-Yacoub.

Dès ce moment, le but de la reconnaissance est atteint. L'audacieuse confiance de ses allures a révélé l'ardeur et le nombre considérable de l'ennemi. On reconnaît la nécessité de se retirer, mais il n'est plus temps.

A peine a-t-elle dessiné son mouvement de retraite que la colonne est assaillie de tous les côtés à la fois. Avec une tactique vraiment surprenante, les Arabes et les Kabyles, débouchant par toutes les gorges et s'emparant de toutes les crêtes, enveloppent les Français sur les quatre faces.

Pas un de nos soldats n'aurait échappé à une mort certaine, si l'Émir, ébloui par cette bonne fortune avait eu assez de décision pour concentrer tous ses moyens d'action sur une seule des deux proies, entre lesquelles il ne sût pas choisir. Grisé par l'espoir d'écraser la colonne et d'enlever ensuite le camp de Rachgoun, il diminua, en divisant ses forces, son principal avantage et l'unité compacte, en envoyant 3000 hommes attaquer nos retranchements qu'il sait presque déserts, mais que le colonel Lemercier défend vigoureusement en repoussant les assaillants.

Le coup est manqué. La molle et lointaine tiraillerie qui s'engage à Rachgoun, ne fait même plus diversion à l'action principale de Sidi-Yacoub, qui doit décider du sort de la journée.

Ici, le combat devient acharné et homérique. Deux faibles colonnes d'infanterie, commandées par les colonels Combes du 47e et Corbin du 17e léger continuent parallèlement le mouvement de retraite en se tenant sur les crêtes, déjà occupées d'avance par l'ennemi. A l'arrière-garde et sur les flancs, un rideau de tirailleurs combat pêle-mêle, corps à corps avec les Kabyles.

A chaque obstacle, ravin ou mamelon, il faut s'arrêter

et faire un retour offensif pour se dégager de cette affreuse mêlée. Chacun fait des prodiges de valeur dans ce terrain broussailleux sans clairières ni sentiers de direction, où l'on ne peut charger qu'isolément. Plusieurs fois les chasseurs d'Afrique plongent dans la masse principale conduite par l'Émir en personne, donnant le temps au général de renforcer ou de remplacer le réseau des tirailleurs, souvent éclairci, dont les mailles s'élargissant de plus en plus, vont bientôt livrer passage au flot de l'ennemi, qui s'est déjà emparé de nos morts et même de quelques blessés.

L'artillerie, dont les coups sont comptés, obligée à ménager ses munitions, ne tire qu'à coup sûr et comble de cadavres les intervalles ouverts dans nos lignes. Elle sème la mort, mais non l'épouvante ni le découragement ; elle n'arrête que ceux qu'elle tue ; elle n'agit que sur ceux qu'elle atteint. Les autres, sans cesse renouvelés, viennent, avec ce fanatisme froid qu'on leur connaît, chercher de plus près encore, une mort qu'ils semblent envier. On peut voir, dans cette circonstance, combien l'effet matériel des moyens de destruction est limité contre des troupes électrisées, dont le moral reste inébranlable.

Un instant, une compagnie toute entière est serrée de si près, qu'il faut une charge de cavalerie, conduite par le capitaine Bernard, pour arriver à la dégager. Bientôt, engagés sur un terrain qui est dominé de toutes parts, les Français se trouvent exposés à un feu terrible. La topographie du lieu ôte tout avantage à l'artillerie trop gênée dans ses mouvements et, finalement, les tirailleurs sont partout enfoncés, ce qui permet à l'ennemi d'arriver jusque sur les colonnes. Jamais combat plus acharné n'avait eu lieu encore en Afrique. Les Kabyles, dont l'audace n'a plus de bornes, viennent jusque sur les canons ; ils saisissent par les roues les pièces que les canonniers retiennent par l'affût ; on se hâche mutuellement sans se faire lâcher prise.

Abdelkader enflamme leur enthousiasme ; il leur montre la mer sans vaisseaux et leur crie d'y rejeter les mécréants qu'elle a vomis sur la terre africaine. Un effort général est tenté au moment où les tirailleurs évacuent une crête immédiatement

occupée par l'ennemi ; les Kabyles coulent par tous les flancs, comme un liquide qu'on verse. Il faut des efforts vraiment héroïques pour les tenir en respect et les empêcher d'enfoncer les colonnes. Dans cet instant suprême, une pluie de balles s'abât et frappe ceux que la crosse ou le yatagan ne peuvent pas entamer. Le lieutenant-colonel de Maussion, chef d'état-major, les aides de camp sont blessés ; le général lui-même est atteint au cou et obligé de se retirer au centre d'un carré. Les soldats français tout entiers à cette lutte inégale que leur courage seul permet de continuer, n'apprennent qu'ils ont été un moment sans chef qu'en voyant le colonel Combes prendre le commandement et changer certaines dispositions pour sauver le restant de la division d'un anéantissement presque certain.

Appelé à user, en cet instant solennel, d'un ascendant et d'une autorité dont il n'avait pas toujours fait un irréprochable emploi, et à remplacer un général avec lequel il était en délicatesse, le colonel Combes se montra supérieur à une tâche aussi difficile.

Sa sombre et dure énergie se communique comme une traînée de poudre et inspire une confiance sans bornes aux troupes fermes comme un roc. Sous son commandement qu'enflamme l'héroïsme le plus pur, les deux petites colonnes, réduites maintenant à quatre compagnies (tout le reste est hors de combat !) exécutent avec un élan chevaleresque une charge à la baïonnette. Les pièces prises par l'ennemi sont enfin sauvées et le capitaine d'Etat-major de Martimprey, qui se multiplie avec une égale énergie, a retrouvé un chemin pour les remettre en batterie sur une hauteur voisine. Les tirailleurs aussi dégagés se reforment, mais ils sont pressés de toutes parts comme par les anneaux flexibles d'un vaste serpent.

— « Il faut donner de l'air et du mouvement à la colonne, crie le colonel Combes de sa voix mâle et impérative, nous étouffons sous le poids de l'ennemi ! »

Alors, il fait faire la navette, tantôt en avant tantôt latéralement, à ses deux petites colonnes qui vont habilement recueillir les compagnies déployées, et à chaque retour offensif ces

boules de neige se grossissent des détachements épars et des tirailleurs aux prises pêle-mêle avec les Kabyles, qui sont ramenés sur la réserve. Le front resserré et rendu plus compact offre moins de développement au feu de l'ennemi et l'ensemble du corps expéditionnaire, plus maniable opère plus vite et plus régulièrement son mouvement de retraite ; il arrive par une demi-conversion en arrière et à gauche à atteindre la dernière crête qui borde la Tafna. On est en vue du camp.

Le général d'Arlanges, qui, malgré sa blessure douloureuse a repris le commandement reparaît au milieu des troupes. Il félicite le colonel Combes de ses heureuses dispositions et lui serre la main devant le front des compagnies. Il trouve sa petite colonne arrêtée dans une position où se trouvent, comme des bastions naturels, des tertres qui abritent enfin nos malheureux soldats, et un plateau découvert qui rend à l'artillerie et à la cavalerie la possibilité d'agir.

Avant de reprendre la route du camp sous la protection de ses canons qui tirent à toute volée sur les masses profondes de l'ennemi, le général d'Arlanges lui fait face une dernière fois et fait brûler ses dernières cartouches. Ce mouvement qui refoule enfin l'ennemi, est appuyé par le Maghzen rassemblé avec beaucoup de peine par Mustapha ben Ismaël qui salue Abdelkader par une dernière charge en flanc et contribue ainsi à faire cesser le combat qui a duré de sept heures du matin jusqu'à midi.

Les cavaliers du Maghzen obligés, par leur imprudence du matin, de combattre séparés et coupés de la colonne, eurent cruellement à souffrir dans cette terrible mêlée ; leur conduite fut au-dessus de tout éloge et nul de ceux qui survécurent à cette lutte acharnée, n'a oublié la fière et imposante figure du vieillard. Dix fois il chargea seul, à la tête de ses cavaliers, sans être appuyé ni soutenu et dix fois les multitudes arabes et kabyles reculèrent épouvantées à l'aspect de ses drapeaux. Les Douairs et Smélas rapportaient dans nos lignes 38 de leurs cavaliers tués ou blessés pendant la durée de l'action. Les troupes françaises eurent plus de

300 hommes mis hors de combat. Le général d'Arlanges était plus que jamais hors d'état de porter secours au capitaine Cavaignac.

(*A suivre*).

J. CANAL.



MUSTAPHA BEN ISMAËL

(SUITE ET FIN)

La Sikkak

(6 juillet 1836)

Depuis la désastreuse affaire de Sidi-Yacoub, nos troupes de la division d'Oran, étroitement observées par l'ennemi, subissaient un véritable blocus dans leur camp de la Tafna. Aucune sortie n'était plus possible ; elles durent, pendant plus d'un mois d'escarmouches, se borner à défendre leurs retranchements.

Seuls, les fidèles cavaliers du Maghzen sortaient pour fourrager et avaient, chaque fois, des engagements avec l'ennemi. Dans deux de ces combats, ils eurent à déplorer la perte de plusieurs des leurs.

D'un autre côté, l'état de la mer ne permettait pas de débarquer des vivres, de sorte que la disette commençait à se faire sentir dans le camp. Les troupes furent successivement réduites à la demi, puis au quart de ration. Cela devenait inquiétant. La nourriture étant réduite à une poignée de riz cuit à l'eau bourbeuse, les soldats s'affaiblirent promptement et bientôt furent contraints de manger la chair des chevaux tués à l'ennemi, à chaque sortie des Douairs et des Smélas.

Pour exciter encore davantage l'irritabilité des cavaliers du Maghzen, qui souffraient le plus de la famine, des Kabyles et des Arabes venaient, à tout propos, leur jeter par dessus les retranchements ces décevantes paroles :

— « Vos femmes et vos enfants sont prisonniers ; tout ce qui n'a pas été tué par notre sultan Abdelkader, autour d'Oran, a été enlevé, et, pendant que vous mourez de faim sur cette plage, *au service des chrétiens*, nous nous partageons vos troupeaux et vos biens ».

En effet, pendant que les troupes de la Division étaient bloquées à la Tafna et le reste de la province d'Oran sans défense, Abdelkader, laissant à une partie de son armée la garde du

blocus de Rachgoun, se porta vivement vers la M'léta, sur les terres des Douairs, pour exercer contre eux de violentes représailles.

Ceux d'entre-eux qui n'étaient pas au goum du Maghzen avec l'agha Mustapha, cultivaient paisiblement leurs terres et s'occupaient de l'élevage du bétail. L'émir les surprit inopinément dans leurs campements et opéra sur eux une immense razzia dans laquelle Si Ahmed ould Cadi perdit totalement ses troupeaux et ses biens estimés 300.000 francs. Ce riche butin fut enlevé et conduit en lieu sûr à *El-Améria* (aujourd'hui Lourmel). Là, l'émir écrivit à Si Ahmed ould Cadi qui était un des chefs des Douairs à la colonne du général d'Arlanges, une lettre comminatoire, lui rappelant le temps de leur jeunesse passée ensemble et de leurs études faites en commun. Il l'engageait vivement à quitter les Français et à venir le rejoindre, ajoutant qu'il lui restituerait tous ses biens.

Le destinataire de cette lettre répondit fermement à Abdelkader :

— « Je vous remercie de vos offres *généreuses* et je ne compte que sur Dieu seul pour me dédommager de la perte de mes biens que vous m'avez ravis. Achevez votre œuvre, c'est la loi de la guerre ; mais le sort des batailles est inconstant, s'il vous favorise aujourd'hui. il pourra vous être contraire demain ! C'est dans cet espoir que je refuse vos offres et que je demeure au sein des Français nos bienveillants protecteurs, dont nous sommes et demeurons les enfants d'adoption. »

Ainsi, malgré toutes ces tentatives et ces excitations réitérées, pour détacher de nous nos braves auxiliaires, le moral des Douairs restait inébranlable ; ce qui faisait dire par Mustapha ben Ismaël au général d'Arlanges :

— « *Ce sont des hommes auxquels il ne reste d'entier que le cœur.* »

***

Cependant, le général profitant d'une accalmie qui permit, vers la fin mai, à quelques navires d'Oran de venir les ravitailler, eut un moment l'intention d'embarquer la division toute entière pour la débloquer et la faire rentrer à Oran par

mer Il fit part de son projet à Mustapha ben Ismaël, toujours homme de bon conseil :

— « Faites ce qu'il vous plaira, lui répondit le vieil agha, exécutez votre projet sans vous préocuper ni de moi ni des miens. Nous ne connaissons pas la mer, ni les vaisseaux, nous ne connaissons que la voie de terre et nos braves chevaux. Avec eux, nous serons toujours assez forts pour regagner nos terres de la M'léta par une marche de nuit, et nous y arriveront coûte que coûte. »

La mer redevenue mauvaise, les troupes restèrent à la Tafna, pendant qu'en France le Gouvernement et les Chambres justement émues de la triste situation des troupes de la division d'Oran, résolurent de les en tirer avec honneur.

On fit embarquer lestement à Toulon et transporter à Rachgoun par le *Nestor*, la *Ville de Marseille* et le *Scipion*, 4,500 hommes d'infanterie avec mission d'aller en toute hâte dégager le général d'Arlanges.

Le 5 juin 1836 les trois vaisseaux apparûrent, enfin, á l'horizon et vinrent bientôt opérer leur mouillage dans la rade, à l'abri derrière l'île de Rachgoun. Ils amenaient trois régiments de ligne : les 23e, 24e et 62e placés sous les ordres du général Bugeaud, auquel le Gouvernement confiait le commandement de cette nouvelle expédition. En même temps, le général de Létang était nommé à Oran au commandement de la place et de la Division.

Le 7 juin, le débarquement des troupes de renfort était achevé. Calme et résigné dans sa disgrâce, le général d'Arlanges remit à Bugeaud la direction du camp retranché et celui des braves et vieilles troupes d'Afrique dont l'estime et l'affection suivit dans sa retraite l'officier général distingué, paternel et loyal, que sa chétive apparence et sa santé délabrée avaient souvent privé de l'autorité et de l'ascendant moral si nécessaires à la pratique journalière du commandement et aux actions de guerre. De son côté, l'agha Mustapha ben Ismaël, en vue de la reprise de l'offensive, reçut de la M'léta un important renfort de cavaliers auxiliaires des Douairs et Smélas, qui porta l'effectif du Maghzen à 600 chevaux.

A son débarquement, le général Bugeaud trouva une véritable place forte construite à Rachgoun avec des développements exagérés et des travaux de patience excessifs, sans qu'un murmure se fut élevé pendant la pénible et laborieuse exécution de ces ouvrages visiblement superflus pour le présent et justifiés seulement par la nécessité d'arracher au désœuvrement et au spleen des soldats qui manquaient de tout hors le sentiment du devoir, et dont les cruelles épreuves, patiemment subies, semblaient accroître encore le dévouement au drapeau et l'obéissance passive.

Le général Bugeaud, sans perdre de temps, se disposa à reprendre l'offensive ; il réunit les troupes pour se faire connaître, leur parla affectueusement et conquit promptement leur confiance.

Ses préparatifs achevés, il rompit, le 12 juin, ce blocus de la Tafna qui durait depuis le 25 avril. Pour montrer à Abdelkader qu'il ne le craignait pas et se trouvait libre de ses mouvements, le général prit la route d'Oran par le littoral, harcelé par des coureurs ennemis, mais nullement gêné dans sa marche. Le 13, bien qu'il fit très chaud, la colonne combattit avec succès un parti d'Arabes qui l'attaquèrent de flanc. Le 14, près de l'Oued Ghaser, un bataillon du 62e, qui n'avait jamais vu le feu, fatigué par la marche et surpris par une attaque soudaine de cavalerie, se pelotonna autour de son drapeau ; on le dégagea immédiatement et les cavaliers de Mustapha ben Ismaël, prompts à la riposte, furent les premiers à lui faire un rempart de leurs corps. Le 16, la colonne arriva à Oran et y prit un peu de repos pendant deux jours.

Le 18, la colonne avec un fort ravitaillement reprit la route de Tlemcen où l'on arriva après cinq jours de marche, rendus pénibles par la forte chaleur. Entre l'Isser et Tlemcen, nos troupes eurent à soutenir une attaque d'arrière-garde qui dégénéra peu après en combat général de cavalerie auquel prirent part, avec succès, trois escadrons de chasseurs d'Afrique et la cavalerie auxiliaire de l'Agha Mustapha.

On trouva à Tlemcen la garnison fatiguée par les privations, mais d'un moral à toute épreuve.

« La présence dans cette place, dit le duc d'Orléans (1), des troupes de la division commandée par le général Bugeaud, fut un court entr'acte dans les souffrances de cette petite garnison du Méchouar, séparée du monde depuis le mois de février et à laquelle on avait donné le droit de se croire oubliée par la France. Deux fois elle avait entendu le canon du général d'Arlanges, et deux fois ce bruit, en s'éloignant, avait trahi son espérance sans ébranler son ferme dévouement. L'expression assurée, la pâleur de leurs visages amaigris, attestaient à la fois de leurs dures privations et de la persévérante énergie d'âmes inaccessibles au découragement.

« Le plus pâle de tous, le plus maigre, parce qu'il avait voulu souffrir plus qu'aucun de ses soldats, le brave capitaine Cavaignac rehaussa encore par sa modestie et son abnégation une conduite exemplaire admirée de toute l'armée. »

Le convoi de vivres conduit à Tlemcen ne l'approvisionnait que pour un mois. C'était peu. Le général Bugeaud repartit dès le 26 à la Tafna pour y aller chercher un plus fort ravitaillement. En revenant de Rachgoun, où on était arrivés sans encombre, la colonne ne tarda pas à appercevoir de forts contingents ennemis l'observant de tous côtés et paraissant vouloir lui barrer le passage et lui enlever le convoi.

Le second jour, le général vint camper sur les bords de la rivière, au débouché de la vallée de l'oued-el-Ateuch (*vallée de la soif*), vers l'endroit où se trouve, de nos jours, le point appelé « La Plâtrière. » L'Émir, avec toutes ses troupes, s'était posté deux lieues plus loin, à la *Pierre du Chat*, vers l'entrée des gorges de la Tafna, barrant ainsi le chemin carrossable aux Français. Le général Bugeaud fait faire une reconnaissance sur la route, pour tromper l'ennemi qui l'attendait de ce côté Mais, dès la nuit venue, laissant tous ses feux de bivouac allumés pour donner le change, il ordonne un rapide mouvement de flanc, à gauche, lequel transporte l'infanterie sur les hauteurs qui commandent le col des Sebâ-Chiouck, non gardé par l'ennemi. A trois heures du matin, le colonel Combes, à la tête de trois bataillons, s'empare du col qui est

(1) Duc d'ORLÉANS. — *Les campagnes d'Afrique.*

désert et assure ainsi le passage de la chaîne de montagne à toute la division, qui descend le versant sud, passe l'Isser et va camper le soir à l'angle du confluent de la Sikkak avec cette rivière.

Avoir su éviter le combat là où l'ennemi le voulait, s'était se l'assurer par ailleurs avec l'avance suffisante pour en choisir l'emplacement.

Au petit jour, quand les arabes constatèrent l'évacuation du camp de l'oued-el-Ateuch, Abdelkader entra dans une grande colère.

Son orgueil et sa fierté supportaient mieux une défaite qu'une mystification ; il se résignait à subir la supériorité de la force, mais non celle de l'intelligence et de la ruse. L'humiliation de ce chassé-croisé, la colère d'avoir été deux fois dupé, ajoutèrent à son impatience de se venger d'un adversaire dont l'habileté faisait ainsi, de la vanité de l'Émir l'instrument de ses desseins.

— « *Ce français est un renard, s'écria-t-il, et son armée est un serpent, mais saura-t-il être un lion ?* »

L'armée musulmane, quitta ces montagnes, et, comme fascinée par ce convoi qui venait de lui échapper, elle tourna les gorges, descendit à sa suite et vint aussitôt camper dans la plaine de l'Isser. Du camp français on vit défiler à petite distance, pendant l'après-midi, une nombreuse cavalerie qui, drapeaux déployés, sortit des gorges de la Tafna où elle nous avait vainement attendus. Elle vint s'établir à une lieue en amont de notre bivouac, tandis que l'infanterie régulière et les contingents kabyles prenaient position à une lieue en aval. Le gros des forces ennemies remonta la rive gauche de l'Isser et vint camper à deux kilomètres à gauche de la colonne française, manœuvre qui aux yeux de tous avait pour but de l'enfermer le lendemain dans le profond ravin de la Sikkak, très encaissé de tous côtés et que les Français devaient passer deux fois pour se rendre à Tlemcen, la route étant la corde de l'arc formé par ce cours d'eau.

Dans un ordre du jour resté célèbre et dont les assertions

se sont vérifiées avec un bonheur inouï, le général Bugeaud annonça ainsi à ses troupes le combat du lendemain :

— « Vous serez attaqués demain dans votre marche ; vous saurez souffrir un temps les iusultes de l'ennemi et vous vous bornerez à le contenir. Mais vous prendrez votre revanche dès que le convoi sera en sûreté sur la route de Tlemcen. Alors, vous marcherez sur vos adversaires et vous les précipiterez dans les ravins de l'Isser, de la Sikkak ou de la Tafna. »

A quatre heures et demi du matin, le 6 juillet, malgré toute sa diligence, le général fut attaqué par les Arabes qui tenaient sa gauche, alors que la moitié du convoi seulement avait passé le ravin de la Sikkak. Le général Bugeaud fit contenir l'ennemi par les Douairs, toujours les premiers au feu, et par un bataillon du 25e de ligne appuyé d'un escadron du 2e chasseurs d'Afrique.

Dans cette première escarmouche, qui fut très vive, l'agha Mustapha ben Ismaël fut blessé d'une balle qui lui brisa le petit doigt de la main droite. Obligé de se retirer à l'ambulance pour y recevoir un pansement d'un chirurgien-major que Bugeaud lui avait envoyé et qui croyait devoir lui exprimer des paroles de sympathie, le brave Mustapha lui répondit :

— « *Il est inutile de me plaindre, car le sang colore très bien la main : c'est le henné des guerriers.* »

Pendant ce temps sur le champ de bataille, l'affaire devenait de plus en plus chaude. A l'autre extrémité, sur la droite, l'infanterie régulière de l'Émir rendue audacieuse par le souvenir du succès de *Sidi-Yacoub*, se ruait avec force sur nos lignes à peine établies sur le plateau.

Le 2e chasseurs d'Afrique, ayant à sa tête le colonel Serva de Laisle, se prépara à charger !

Il n'y avait pas un instant à perdre si on voulait laisser au colonel Combes, commandant la colonne de droite, le temps de se déployer et d'assurer sa position :

— « J'avais besoin de dix minutes de plus, dit le général Bugeaud dans son rapport, pour achever mes dispositions et

distribuer tous les rôles ; il fallait aussi donner le temps à l'ennemi de passer à son tour la Sikkak, afin de l'y précipiter. Abdelkader n'a pas voulu me donner ces dix minutes ; il a rejeté sur moi mes tirailleurs et mes spahis et s'est avancé en grosses masses informes, poussant des cris affreux ! »

C'est à ce moment que le régiment du 2e chasseurs d'Afrique disposé pour la charge fut ébranlé par le commandement de Bugeaud en personne ! C'est lui-même qui le lança sur les cohues arabes en s'écriant de sa voie sonore et puissante :

— *Allons, braves chasseurs ! au nom du Roi et pour l'honneur de la France, chargez !!!*... Cette première contre-attaque ne réussit qu'à moitié. Le colonel de Laisle ayant devant lui des forces dix fois supérieures, ne pouvait pas contenir un tel flot ; il eut son képi emporté par une grêle de balles qui ne le blessèrent pas et ses escadrons durent plier ! Mais, ce peu de temps avait suffi aux brigades Combes et de Vilmorin pour prendre à leur tour l'offensive ; et comme on pouvait tout demander aux vieux briscards du 2e chasseurs d'Afrique, leurs escadrons promptement reformés renouvelèrent la charge, et cette fois appuyés par tous les bataillons de l'infanterie d'Afrique qui se porta résolument en avant, au commandement du général, après qu'une volée de mitraille et d'obus avait été lancée sur cette vaste confusion de burnous, qui couvrait le plateau.

Cette vigoureuse offensive nous donna la victoire. La deuxième charge des chasseurs d'Afrique eut un plein succès; un bataillon régulier de cette infanterie rouge, dont l'Émir était si fier, cerné sur un contre-fort escarpé, fut fait prisonnier en grande partie. Sur un autre point, beaucoup d'arabes périrent en se précipitant du haut des escarpements dans la rivière plutôt que de se rendre. Cette charge furieuse bouscule l'ennemi : les chasseurs, mêlés avec les cavaliers arabes en déroute, arrivent sur les fantassins, appelés *nizams* : tout est rompu, tout est enfoncé par l'élan indomptable de notre intrépide cavalerie.

Et, cette fois encore, en historien impartial, nous devons dire que c'est au concours spontané des cavaliers auxiliaires du maghzen, conduits par Ismaël ould Kadi, que cette charge

décisive dût son plein succès. Il faut se souvenir que dès la pointe du jour les Douairs avaient été chargés de la défense du convoi, mais cette lutte d'arrière-garde ne pouvait leur convenir et c'est pourquoi voyant fléchir leurs camarades des chasseurs devant le nombre écrasant de leurs adversaires, ils se précipitèrent spontanément dans la mélée.

Bugeaud rend compte ainsi, de cet épisode, dans son rapport officiel :

— « Les arabes ont plié une seconde fois ; une seconde fois aussi je leur ai lancé ma cavalerie, *mais alors 400 Douairs et Smélas m'avaient rejoints ; malheureusement, leur agha Mustapha venait d'être blessé d'une balle à la main. Malgré la privation de cet excellent chef, ils m'ont rendu de grands services. Eux et les chasseurs d'Afrique se sont couverts de gloire.* Tout a été culbuté, la cavalerie arabe a perdu beaucoup d'hommes, d'armes et de chevaux ; ses morts et ses blessés sont restés en notre pouvoir. » Ce fut à la suite de cette débâcle que ce qui restait de l'infanterie régulière de l'émir, lâchement abandonnée sur le champ de bataille par la cavalerie, rompue et disloquée par les baïonnettes de nos bataillons, se précipita fatalement sur un des points les plus difficiles du ravin de l'Isser. Une pente assez rapide aboutissant à un rocher taillé à pic, à dix ou douze mètres au-dessus d'une sorte de plage.

C'est là qu'un carnage horrible commença et se poursuivit malgré les efforts personnels du général Bugeaud pour l'arrêter. Dans le but d'échapper à une mort certaine, ces malheureux vaincus se précipitent au bas du rocher, s'assomment entre-eux ou se mutilent d'une façon affreuse. Bientôt cette triste ressource leur est enlevée ; des chasseurs et des voltigeurs avaient trouvé un passage dans le lit de la rivière et les ennemis aux abois furent cernés de toute part. Alors arrivent à la rescousse les Douairs, ayant à venger leurs pertes de la M'léta, et ils assouvissent avec rage leur horrible passion de couper des têtes.

Le général Bugeaud témoin de cet affreux spectacle, toujours généreux envers les vaincus, veut faire cesser cette boucherie ; sa voix a bien de la peine à dominer le tumulte ; néanmoins

il réussit à soustraire à leurs bourreaux 130 de ces malheureux, perdus sans issue sur ce rocher et n'ayant que le choix entre les baïonnettes des voltigeurs des 17e et 47e, et le yatagan des Douairs. Le général les couvre de son corps et leur sauve la vie. Ces prisonniers furent, peu après, expédiés en France.

A ce moment le feu avait cessé sur toute la ligne, l'ennemi s'était enfui dans les montagnes et des cavaliers de l'arrière-garde venaient rendre compte qu'au plus fort de l'action le convoi avait réussi à entrer dans Tlemcen.

Le capitaine Cavaignac qui avait entendu le bruit du canon et de la fusillade avait eu la témérité de sortir de la place avec son bataillon et de descendre jusqu'à Hennaya pour venir l'y chercher.

Tout devait réussir dans cette heureuse journée. A la suite de cette brillante affaire qui eut pour résultat d'éloigner pour longtemps l'émir Abdelkader du théâtre de la lutte, le général Bugeaud ne crut pouvoir récompenser le brillant courage du Maghzen, qu'en demandant la croix d'officier pour l'agha Mustapha ben Ismaël et dix croix de chevalier de la Légion d'honneur pour les principaux chefs.

Ravitaillement de Tlemcen
Combat de Chabat-el-Leham

(2 décembre 1836)

L'ennemi fut quelque temps à revenir du coup vigoureux porté à ses espérances par le combat de la Sikkak. Abdelkader s'en fût à Tagdempt pour se recueuillir et relever les ruines de cette vieille cité, dont il voulait faire son arsenal. Le pays put alors jouir de quelques mois de calme.

Après avoir ainsi accompli sa mission, le général Bugeaud ne tarda pas à rentrer en France, laissant la direction des affaires au nouveau titulaire du commandement de la province, le général de Létang.

Mustapha ben Ismaël, toujours à la tête des Douairs, fut chargé de surveiller les tribus ennemies; d'opérer des razzias, ce en quoi il excellait, et de ravitailler Tlemcen, jusqu'au

moment où le général de Létang prit lui-même la direction d'une de ces expéditions (23 novembre 1836). L'ennemi toujours aux aguets, mais trompé par les habiles manœuvres du général, était à peine prévenu de la marche de la colonne qu'elle arrivait le 28 à Tlemcen.

Abdelkader et son Khalifa de l'ouest, El Bou Hamidi, n'employèrent pas à réunir leurs contingents toute la célérité qu'ils auraient pu y mettre, aussi le général, parti de Tlemcen dans la nuit du 29, put arriver sur l'Isser sans tirer un coup de fusil.

Le lendemain, quelques cavaliers ennemis commencèrent à se montrer à hauteur de Nekrelet-bou-Haït, et tiraillèrent avec l'arrière garde jusque sur la hauteur où depuis lors a été établi le village d'Aïn-Témouchent ; là, pendant la nuit, Abdelkader put joindre son khalifa El-Bou-Hamidi avec des forces considérables.

Le 30, à la pointe du jour, à peine la colonne avait-elle quitté son bivouac qu'elle était vigoureusement attaquée. Les masses ennemies furent contenues avec applomb et sang-froid dès le commencement de cette marche en retraite. La cavalerie et les drapeaux de Mustapha marchaient sur le flanc gauche ; l'infanterie du colonel Combes flanquait la droite et tenait l'arrière-garde. L'ennemi réservait tous ses efforts pour le défilé de Chabat-el-Leham, ce *défilé de la chair*, célèbre dans les chroniques du pays pour le souvenir de la sanglante défaite qu'y éprouvèrent jadis les Espagnols à leur retour d'une expédition sur Tlemcen conduite par le marquis de Cornarès.

Avant de s'engager dans ce passage difficile, le général de Létang résolut de tenter un retour offensif vigoureux sur les forces ennemies, afin de donner de l'air à son convoi, ses principales forces étant concentrées vers notre arrière-garde qu'elles harcelaient.

Le mouvement fut exécuté avec beaucoup d'élan et un entraînement remarquable.

Le général, qui était un beau et franc cavalier, chargea lui-même à la tête du goum de Mustapha et arracha des mains de l'ennemi le nommé Mohammed ould Kaddour, un des chefs des

Douairs. L'agha ben Ismaël et ses cavaliers se conduisirent brillamment, comme de coutume, dans cette charge ; ils combattirent à rangs serrés et en ligne comme s'ils fussent d'une arme régulière, et le flanc gauche de la colonne qu'ils occupaient, fut brillamment défendu. La poursuite se continua à plus de six kilomètres en arrière de l'entrée de la gorge, jusqu'à peu de distance d'Aïn-Témouchent. Pendant que les Arabes étaient ainsi refoulés et menés battant, le convoi, sous l'escorte d'un bataillon, avait franchi le défilé.

Après cette offensive hardie, le mouvement de retraite de la colonne, libre de ses impédimenta, ne fut pas sérieusement inquiété ; dès la sortie du Chabat-el-Leham, tous les tiraillements cessèrent et l'ennemi disparut. Le soir, au bivouac, le général de Létang et les officiers supérieurs de la colonne, se rendirent dans la tente du vieil agha Mustapha ben Ismaël, pour le féliciter chaudement de la belle conduite que lui et son goum avaient tenue pendant cette journée.

Traité de paix de la Tafna

(30 mai 1837)

« Les incertitudes et les irrésolutions du gouvernement français, relativement à notre position en Afrique étaient toujours les mêmes : le pays n'étant ni connu, ni étudié, chaque nouvelle législature, chaque remaniement ministériel, apportaient de nouvelles hésitations, de nouvelles fluctuations dans la question.

« L'unité de vues et la persistance dans une décision une fois arrêtée, qui n'auraient pu naître que d'une connaissance exacte des difficultés à vaincre que d'une conviction approfondie et raisonnée de la possibilité de les surmonter, manquant totalement au pouvoir dirigeant, l'unité d'impulsion manquait aussi, et les déterminations sur la conduite des affaires étaient toujours laissées à la merci des événements du moment » (1).

(1) Walsin-Estherazy.— *Le Maghzen d'Oran.*

C'est ainsi que l'établissement militaire de la Tafna avait été créé en avril 1836, dans les circonstances déjà décrites et avait couté 600.000 francs. Malgré tous les soins donnés à nos soldats les fièvres palustres les décimaient. D'autre part, la garnison de 500 hommes, commandée par le capitaine Cavaignac et enfermée dans le Méchouar de Tlemcen, avec cent jours de vivres au bout desquels elle mourait de faim, étroitement bloquée dans cette petite forteresse par les troupes de l'Emir, souffrait horriblement dans cette prison, presque un tombeau, et était séparée du reste du monde.

Le ravitaillement de cette garnison, objet constant des préoccupations de la division d'Oran, avait déjà causé certains incidents équivoques, notamment celui de l'intervention de l'émir Abdelkader, qui se chargea de ravitailler la garnison pour trois mois, moyennant la livraison d'un chargement de souffre, de plomb, d'acier et autres munitions de guerre, que le général Brossard, successeur du général de Létang, eut le triste courage de livrer à notre mortel ennemi. Pour cacher les trafics de cette inavouable négociation, ce ravitaillement fut présenté au public, comme ayant été conclu au prix d'une somme d'argent que l'on devait compter à l'Émir par l'intermédiaire de son oukil, le juif Ben-Douran.

C'est à la suite ce cette affaire que le général Brossard, qui était passé en Espagne et de là à Paris, fut arrêté par ordre du ministre de la guerre, le maréchal Soult, et déféré au Conseil de guerre à Perpignan, ou nous verrons peu après Mustapha ben Ismaël aller déposer son témoignage.

Sur ces entrefaites le général Bugeaud revint à Oran avec des instructions directes du gouvernement et des pouvoirs pour traiter la Paix avec Abdelkader ; pouvoirs mal définis et donnés à l'insu du général de Damrémont gouverneur général, ce qui produisit encore de graves froissements.

C'est avec un véritable corps d'armée, composé de 3 brigades d'infanterie, une de cavalerie et 2 batteries d'artillerie que le général Bugeaud se présente à la Tafna, vers l'endroit connu de nos jours sous le nom de *la Platrière* et que l'on désignait alors par Faïd-el-Ateuch. Cette petite armée forte de près de 9.000 hommes permettait de se présenter sur le terrain

des négociations, ou du combat, dans une attitude respectable et imposante. Mustapha ben Ismaël y commandait aux 600 cavaliers des Douairs et Smélas, qui marchait aux côtés de la cavalerie française. Quelques jours auparavant, pendant les marches, le général Bugeaud communiqua le projet de traité de paix à Mustapha ben Ismaël, comme pour lui demander son avis. Ce dernier se contenta de répondre :

— « Vous savez mieux que moi ce qui vous convient, mais je pense que vous faites une faute dont vous ne tarderez pas à vous repentir. »

Lorsque les troupes françaises furent arrêtées au confluent de l'oued El-Ateuch avec la Tafna, on n'y rencontra que la solitude et le silence ; pas un cavalier arabe ne se montrait à l'horizon. Les Français se sentirent humiliés de cette mystification, car il fallut attendre, au lieu du rendez-vous, et on attendit longtemps ; les éclaireurs revenaient sans nouvelles. C'est alors que l'Etat-major décida de se porter au-devant de l'Émir. L'intrépide Mustapha, qui était sur ses étriers depuis la pointe du jour, ne disait mot. Voulant lui faire l'honneur de l'admettre avec les quatre ou cinq chefs de service qui, seuls avec l'interprète Brahemscha, devaient accompagner le général, Mustapha déclina cette offre :

— « Je prévois, dit-il, que l'entente ne sera pas sérieuse avec Abdelkader que je connais fort bien et dont j'aurais pu épouser la cause au début. Néanmoins, sans m'opposer à vos intentions, je vous prie de me laisser en dehors de votre rencontre directe avec lui. »

Nous ne rappelerons pas le détails de cette célèbre et dramatique entrevue, où le général français montra combien peut imposer, même à des barbares, un acte d'énergie et de résolution. Nous nous bornerons à citer un fait dépendant de notre sujet, très peu connu, mais qui n'en est pas moins d'un haut enseignement pour prouver toute l'importance qu'Abdelkader attachait à enlever à notre cause, à détacher de nous par tous les moyens en son pouvoir, les anciennes tribus *Maghzen* et combien il tenait à nous priver, à l'avenir, du concours puissant qu'elle nous avaient si loyalement prêté dans la lutte qui se terminait, du moins en apparence.

« Au moment de se séparer et après avoir pris congé l'un de l'autre, Miloud ben Arach, un comparse, s'approcha des deux interlocuteurs et remit à l'Emir une lettre que celui-ci présenta lui-même au général en le priant de *n'en prendre connaissance que lorsqu'il serait hors du camp*.

« Persistant jusqu'au dernier moment dans son idée de ne point nous laisser les précieux auxiliaires qui, en haine de lui, s'étaient donnés à nous ; sachant que les propositions directes qu'il avait faites de lui rendre ces deux tribus, propositions qu'il avait commencé par poser comme conditions *sine quâ non* de tout accomodement, avaient été hautement et énergiquement repoussées, Abdelkader ne désespérait pas d'arriver à son but en tournant la difficulté : il se contentait donc de présenter dans sa lettre une liste de douze des principaux personnages des Douairs et des Smélas, ses ennemis personnels dont il demandait, disait-il, dans l'intérêt de la paix et de la bonne harmonie, *entre les deux nations*, l'expulsion ou tout au moins l'éloignement momentané du pays » (1).

L'agha Mustapha était, bien entendu, désigné en première ligne, puis venait son neveu El Mazary, ensuite Ismaël-ould-Cadi, Adda-ould-Othman, Hadj-el-Ouzza, chefs de fractions ; Mohamed ould Kaddour, un des plus brillants cavaliers du Maghzen, etc., etc.

Enfin, notre bey Ibrahim de Mostaganem, qui avait encouru la haine de l'Emir par sa fidélité à notre cause. Abdelkader était certain d'arriver par cette concession, si elle était accordée, à la prompte dislocation des tribus Maghzen, car il savait bien que, par l'effet de leur constitution aristocratique, les Douairs se dissolvent et se séparent dès qu'ils ne sont plus réunis entre eux par l'autorité des chefs qui donnent à ces agglomérations la force et la cohésion.

Le général Bugeaud laissa cette lettre et les propositions qu'elle contenait sans réponse ; il méprisait de semblables moyens de vengeance et refusait de s'en rendre complice.

Le traité de paix fut conclu le 30 mai 1837 ; le 4 juin les troupes françaises quittèrent les établissements de la Tafna

(1) Walsin-Esthérazy. (*loc. cit.*)

complètement abandonnés à l'exception de l'île de Rachgoun. Ce traité fut ratifié par le gouvernement le 15 juin et, dès le 12 juillet, la mort dans l'âme, le brave capitaine Cavaignac se voyait contraint d'évacuer avec ses troupes ce Méchouar de Tlemcen, qu'il avait si vaillamment défendu et que, la honte au front, il remettait au fondé de pouvoirs du sultan Abdelkader, car ce dernier, maintenant qu'il était traité par la France en souverain, se donnait le titre de Sultan. Les principaux notables Coulouglis de Tlemcen, suivirent nos soldats à Oran, pour échapper aux représailles.

L'Agha Mustapha est nommé Général

Ainsi, la paix était faite, mais à quel prix ?... La France cédait Rachgoun avec toutes les constructions, forts et baraquements de la Tafna. Elle cédait Tlemcen et la citadelle du Méchouar, toute la province de Médéa et la région de Mascara. La colonie naissante était, dès lors cernée par deux ennemis implacables : à l'est, par Achmed-Bey, sultan de Constantine ; à l'Ouest par Abdelkader. Ces vastes territoires conquis par nos armes en dehors des quelques points que nos troupes continuaient à occuper, étaient livrés à notre ennemi, depuis la province de Constantine jusqu'à la frontière du Maroc !....

Les conditions et conventions résultant de ce traité de la Tafna demeurèrent inexplicables ; aussi Bugeaud fut-il désavoué par les Chambres, par l'opinion publique et surtout par l'Armée d'Afrique dont le gouverneur général de Damrémont, tenu à l'écart de ces négociations, se fit l'éloquent et sévère interprète. Néanmoins, ce traité amena le calme et la tranquilité pendant deux ans.

Dans cet intervalle un grave dissentiment s'éleva entre le général Bugeaud et un autre général placé sous ses ordres, au sujet de la rançon de 200 prisonniers arabes qu'on avait rendus à l'émir. Mustapha ben Ismaël fut désigné pour se rendre à Perpignan, nou seulement pour tâcher d'aplanir les difficultés existantes entre les deux généraux, mais encore pour se présen-

ter comme témoin devant le Conseil de guerre, dans le procès intenté au général Brossard

Le vieil agha, suivi dans cette mission de quelques chefs indigènes, fut ensuite mandé à Paris et présenté au roi Louis-Philippe, lequel l'ayant complimenté dans une audience solennelle lui dit :

— « Agha Mustapha ben Ismaël, nous connaissons votre « fidélité et votre bravoure ; aussi le gouvernement de la « France estime-t-il qu'il n'est qu'une récompense qui soit « digne de vous et de lui, c'est de vous élever au même rang « que les chefs de son armée. Je suis particulièrement heu- « reux de vous annoncer que par ordonnance de ce jour « (octobre 1837) vous êtes élevé à la dignité de *maréchal de* « *camp* (général de brigade). En vous conférant ce grade que « vous avez si bien mérité, la France veut prouver à vos en- « nemis, qui sont aussi les siens, qu'elle ne fait pas aussi bon « marché qu'on le pensait de ceux de nos braves et loyaux « auxiliaires musulmans, fidèles à notre cause, dont elle à le « devoir de récompenser les brillants et inestimables servi- « ces. — Général Mustapha, le roi de France vous admire et « vous remercie. »

D'autres récompenses furent en même temps accordées aux principaux chefs de son entourage ; mais en ce qui le touchait plus personnellement, cette haute distinction fit comprendre à Abdelkader que celui qui pouvait désormais se prévaloir de ce titre de général, était par cela même placé pour jamais en dehors de ses atteintes.

Une autre mesure générale prise également à la même époque en faveur des cavaliers du Maghzen, fut pour eux un témoignage de l'intérêt qu'on leur portait, en même temps qu'une légitime récompense de leur courage et de leur abnégation : la solde qu'ils n'avaient touché jusqu'alors que pendant le temps qu'ils passaient sous les drapeaux ou en expédition, devînt une rétribution fixe et non une indemnité de réquisition.

Cette solde quoique moins élevée leur fut payée, à partir de cette époque, régulièrement et à terme fixe.

Toutefois on connaissait bien peu l'opiniâtreté de l'émir Abdelkader pour croire qu'il se tiendrait pour battu à l'égard de Mustapha ! C'est encore par l'intermédiaire de cet astucieux juif Ben-Douran que malgré les ordres formels du général Bugeaud il fit agir auprès du chef du Maghzen le vieux Mustapha, d'El-Mazary son neveu et son compagnon d'armes, dans le but de les éloigner et par dessus tout de soustraire le général Mustapha aux ovations et aux témoignages d'admiration qu'il recevait journellement de ses coréligionnaires. Tout fut mis en œuvre pour les déterminer à se rendre à La Mecque.

Mustapha éventa le piège et aux avances qui lui furent faites par les agents d'Abdelkader, il répondit avec sa franchise et sa rondeur habituelles :

— « Si on veut me faire quitter le pays, on n'a qu'à m'en donner l'ordre, je suis prêt à obéir. Mais le pélérinage est une chose de religion et non de service, je ne consulterai pour accomplir cetle obligation que la voix de ma conscience. Pour le présent, le moment me parait inopportun ; je pense être plus utile aux miens en restant au milieu d'eux qu'en les abandonnant, sans conseils et sans direction, au milieu des circonstances difficiles qu'ils ont à traverser. »

El Mazary refusa également d'une façon péremptoire les offres qui lui étaient faites et dont il n'était pas difficile de deviner les motifs, Ben-Douran n'osa pas insister auprès d'eux, mais Hadj-El-Ouzza ayant cédé à ses sollicitations consentit à partir pour Alger pourvu d'un emploi officiel, et le bey Ibrahim, sacrifié aux exigeances du sultan dût abandonner le pays et se retirer également à Alger avec une petite pension.

Sur la prosition du général Mustapha, son neveu Si Ahmed ould Kadi fut nommé caïd supérieur des Douairs.

Le géneral Bugeaud quitta la terre d'Afrique, pour rentrer en France, le 6 décembre 1837, laissant le commandement de la province au général Auvray qui avait succédé à Oran, au général Brossard.

Rupture de la paix de la Tafna

(12 novembre 1839)

— *Si vis pacem, para bellum !*

Après le traité de la Tafna, Abdelkader disait à Léon Roches : « *En faisant la paix avec les chr'tiens, je me suis inspiré de la parole de Dieu qui dit dans le Coran : la paix avec les infidèles doit être considérée par les musulmans comme une trêve pendant laquelle ils doivent se préparer à la guerre. . .* et il ajoutait : . . . *Lorsque l'heure de Dieu aura sonné, les Français me fourniront eux-mêmes des motifs plausibles de recommencer la guerre sainte.* »

La marche militaire exécutée par la division d'Alger à la fin d'octobre 1839 et connue sous le nom de : « Passage des Portes de fer » fut le prétexte cherché. Cette démonstration augmentait le prestige de l'armée française, Abdelkader ne put la tolérer. L'Émir avait attiré à lui presque toutes les tribus qui peuplaient le territoire qui nous était réservé, entre la Chiffa et l'oued Kaddara ; sans nous déclarer officiellement la guerre il les lança en armes dans la plaine de la Mitidja. Tous nos établissements furent saccagés, nos postes isolés surpris, massacrés et nos convois enlevés.

La panique fut grande en Algérie et même en France ; le maréchal Valée fut accusé d'imprévoyance, avec quelque fondement.

Le 18 novembre, Abdelkader lui fit parvenir la lettre suivante :

— Le seigneur El Hadj Abdelkader prince des croyants, au maréchal Valée.

« Salut à ceux qui suivent le chemin de la vérité. Vos lettres
« nous sont parvenues Nous les avons lues et comprises. De mon
« côté je vous ai écrit que tous les Arabes depuis les Oulhaça
« jusqu'au Kef, sont décidés à faire la guerre sainte. J'ai tenté
« de combattre leur dessein, mais ils ont persisté. Personne
« ne veut plus de la paix ; chacun se dispose à la guerre. Il

« faut donc que je me range à l'opinion générale pour obéir à « notre sainte loi.

« Je me conduis loyalement avec vous et je vous avertis de « ce qui se passe. Renvoyez mon Consul, qui est à Oran, afin « qu'il rentre dans sa famille. Tenez-vous prêt ; tous les mu- « sulmans déclarent la guerre sainte. Vous ne pourrez quoiqu'il « arrive, m'accuser de trahison. Mon cœur est pur et je ne « ferai jamais rien de contraire à la justice. »

« Écrit à Médéa le 11 de Ramadan 1255 (18 novembre 1839). »

Quel chef-d'œuvre de duplicité ! Abdelkader déclarait officiellement la guerre, lorsque depuis huit jours elle était commencée. Les hostilités devaient durer sept ans.

Son premier soin, après avoir affermi l'autorité d'El-Bou-Hamedi, son khalifa de l'ouest, toujours résident à Tlemcen, fut de lui recommander, par dessus toutes choses, d'agir par tous les moyens possibles pour tâcher de provoquer des défections chez les Douairs et les Smélas, afin de les empêcher de se joindre à nous. Les provocations et les promesses d'El-Bou-Hamedi n'eurent aucun succès à la M'léta. A partir de cette époque, chaque mois fut marqué par un nouveau combat, chaque jour par une tentative nouvelle.

Le 13 décembre 1839, Mustapha-ben-Thami, khalifa de Mascara, vînt assaillir les Douairs et Smélas à Bou-Téchich, en avant de la Maison Carrée : il fut repoussé après un long combat, par les seuls cavaliers de nos braves tribus alliées.

Le 25 décembre, le camp de Misserghin est vivement attaqué, et c'est à grand'peine que les Douairs et Smélas, campés aux environs, parviennent à mettre leurs douars à l'abri des atteintes de l'ennemi. Deux mois se passèrent ensuite sans autres incidents que des vols de bétail et des actes de représailles infligés aux voleurs par le général Mustapha ben Ismaël.

Le 29 décembre une ordonnance royale releva de ses fonctions le maréchal Valée et nomma à sa place, au gouvernement général à Alger, le général Bugeaud, qui revînt pour la troisième fois.

La conquête de l'Algérie allait enfin entrer dans une phase nouvelle.

Par malheur, depuis plusieurs mois, l'ancien gouverneur général, ignorant tout ce qui avait trait à la province d'Oran, ne s'en occupait pas du tout et les tribus du Maghzen abandonnées dans l'inaction, au milieu de l'indifférence générale, se débattaient dans une extrême misère.

Presque tous les troupeaux avaient été vendus vu l'impossibilité de les nourrir, et aussi pour ne pas les laisser devenir d'un moment à l'autre la proie de l'ennemi. Les chefs les plus considérables jadis, privés de ces ressources indispensables de la vie arabe, en étaient réduits à se nourrir de farine bouillie dans l'huile. Nos braves alliés résistèrent cependant à ces rudes épreuves; ils avaient confiance en la fortune de la France, et cette confiance ne fut pas trompée. L'arrivée d'un nouveau général vint mettre, comme par enchantement, un terme à cette difficile situation et inaugurer l'ère des jours meilleurs.

Ce général, le plus jeune de l'Armée française, c'était de Lamoricière !

Dès son arrivée, qui eut lieu le 20 août 1840, l'offensive fut hardiment reprise autour d'Oran ; les secours distribués avec sollicitude aux familles nécessiteuses des Douairs et Smélas ; enfin, quelques fructueuses razzias pratiquées dans les environs, vinrent accroître ces ressources et diminuer l'insolence des agresseurs. Tout cela fit renaître partout la confiance et l'espoir.

Reprise des hostilités. — Bugeaud et Lamoricière

Dès son retour, le général Bugeaud demanda des renforts que le Gouvernement lui envoya aussitôt; en même temps, il lançait une proclamation où on lisait :

« J'avais tout fait, au risque d'un désaveu, pour conclure
« une paix ardemment désirée par tous ; mais puisque au-
« jourd'hui on déchire le traité, je réduirai l'Algérie par la
« force écrasante des armes ! »

C'est ce qui fut fait. Dès que les préparatifs prescrits furent

terminés, Bugeaud se rendit à Mostaganen, qui venait de subir, avec Mazagran, au commencement de l'année, un siège mémorable. Là, le gouverneur général, distinguant le général Mustapha ben Ismaël à la tête des goums du Maghzen, s'avança vers lui et lui dit :

— « Après avoir tout fait pour assurer la sécurité et le bien-être des habitants de ce pays, je reconnais aujourd'hui que votre appréciation était juste à l'égard d'Abdelkader. » Puis se tournant vers les cavaliers de Mustapha ben Ismaël, au nombre de 500, il s'écria :

— « Vous faites désormais partie intégrante de l'armée française ; vous avez des généraux et des chefs pris parmi vous, persévérez dans cette voie de fidélité. Vos goums toucheront la même solde que celle de nos propres soldats et auront droit, comme eux, aux vivres et aux rations de fourrage. La France viendra en aide par des pensions aux veuves et aux orphelins de ceux d'entre vous qui seront morts pour notre cause. Soyez donc fermes dans l'accomplissement de vos devoirs ; je compte sur vous. »

Le général Mustapha remercia vivement le général Bugeaud de ces bienveillantes paroles qui laissèrent une profonde et très favorable impression dans l'esprit de tous les assistants.

La colonne formée à Mostaganem, partit le lendemain pour se rendre à l'Hil-Hil et, de là, marcher sur Tagdempt, pour détruire ce foyer d'intrigues que l'ennemi supposait hors de notre atteinte. On s'attendait à une vive résistance de la part des troupes d'Abdelkader. A l'approche de cette enceinte, très intelligemment fortifiée, les troupes furent disposées en ordre de combat, mais les têtes de colonnes ne tardèrent pas à constater, avec un certain étonnement, que la ville était déserte et abandonnée à ses défenseurs.

Les cavaliers du Maghzen furent des plus utiles au cours de cette expédition ; bien qu'ils eussent amené avec eux toutes les bêtes de somme disponibles, ils n'en dûrent pas moins, comme ceux des régiments, charger leurs chevaux de denrées afin que la colonne pût emporter avec elle une plus grande quantité d'approvisionnements et par suite, tenir plus longtemps la

campagne, sans être obligée de retourner à sa base de ravitaillement et compléter, ainsi, d'un seul coup, les projets qu'il était dans les intentions du gouverneur général d'exécuter dans cette première période de ses opérations.

Avant de quitter Tagdempt, où elle fit séjour, la colonne expéditionnaire détruisit, en les faisant sauter de fond en comble, tous les établissements élevés à grands frais par l'Émir ; elle incendia les maisons couvertes en chaumes qui composaient cette bourgade, arsenal militaire d'Abdelkader. La colonne, suivant la vallée de la Mina, se dirigea ensuite sur Mascara. Dans le trajet, un vif engagement eut lieu entre la cavalerie de Mustapha et les goums des Hachem, dans la plaine d'Eghris ; ces derniers furent battus et l'on pénétra dans Mascara sans rencontrer d'autre résistance, le 28 mai.

Combat d'Akbet-Khedda

Après avoir confié le commandement de cette place au commandant Géry, auquel il laissa trois bataillons d'infanterie et un escadron de cavalerie avec trois sections d'artillerie et trois compagnies du génie, comme garnison, le général Bugeaud, avec le gros de la colonne, se remit en marche sur Mostaganem par la route directe d'Akbet-Kedda.

A peine la tête de colonne était-elle engagée dans cet étroit défilé qu'on est obligé de franchir pour déboucher sur la plaine de l'Habra, qu'Abdelkader qui, partout présent et partout insaisissable, suivait tous nos mouvements, déboucha inopinément des environs d'El-Bordj à la tête d'une nombreuse cavalerie arabe et des corps de cavaliers réguliers des provinces de l'ouest et du centre. Cette avalanche attaqua avec impétuosité la partie de nos troupes qui n'était pas encore engagée dans le passage du col et qui constituait l'arrière-garde composée de deux bataillons des 6e et 13e léger, d'un bataillon du 41e de ligne, appuyés par une section d'artillerie de montagne, le tout sous le commandement du général Levasseur.

Le terrain de la lutte est le plus horriblement tourmenté

qu'on puisse rencontrer dans la province d'Oran, à tel point qu'il fut impossible au général de Lamoricière de porter secours à son arrière-garde par les flancs, tant était étroite l'arète sur laquelle elle cheminait. Les bataillons se défendirent avec énergie et repoussèrent l'ennemi à la baïonnette.

Comme dans toutes les circonstances difficiles, ce fut encore à Mustapha ben Ismaël et à ses intrépides cavaliers que l'on eût recours pour dégager nos troupes comme bloquées dans cet étroit passage.

La cavalerie du Maghzen s'élance, grimpe sur les flancs de ces affreuses fondrières, aborde l'ennemi avec un tel élan qu'il le disloque, le met en fuite en arrière et le poursuit jusqu'en vue de Mascara. Cette dernière les serre de près dans leur mouvement de retraite, lorsqu'il s'agit de rejoindre la colonne, libre enfin, grâce à eux, de ses mouvements. Les Smélas sont particulièrement éprouvés et perdent quelques-uns de leurs plus courageux cavaliers, entre'autres le jeune Hadj-Mohammed-ben-Châa, d'une famille considérable des Smélas.

« L'ennemi, dit le général de Lamoricière dans son rapport, n'a eu qu'à se repentir d'avoir engagé ce combat, car il y a perdu au moins 400 hommes, dont 7 chefs, et beaucoup de chevaux. Il se retira, après la dernière charge de Mustapha ben Ismaël, silencieusement pour enlever ses morts et ses blessés. Nous emportâmes les nôtres (10 tués, dont 1 officier et 54 blessés) ne voulant laisser entre ses mains, ni un mort, ni un vivant, ni un seul vestige qui pût lui donner occasion de chanter victoire. »

Le 4 juin, le corps expéditionnaire rentrait à Mostaganem où il resta trois jours pour se reposer et préparer le ravitaillement. Chaque cavalier des goums du général Mustapha, reçut un sac de provisions et 20 paquets de cartouches; les officiers et les chefs des goums reçurent aussi chacun 10 paquets de cartouches.

Le 7 Juin, la colonne avec un grand convoi repartait à Mascara pour continuer les opérations contre l'émir Abdelkader.

Campagne de 1841 autour de Mascara

Les troupes sillonnèrent dans tous les sens le pays des Hachem du 10 au 20 juin, moissonnant et emmagasinant tout ce qu'elles purent prendre des immenses récoltes abandonnées sur pied, et dont la belle plaine d'Eghris était couverte ; les cavaliers des troupes régulières et des goums se rendaient deux fois par jour à la moisson et rapportaient des gerbes ammassées et concentrées sur le point appelé l'*Argoub.* De là, on procédait au dépiquage et au battage des grains à *Djenan-ben-Yekhlef.* Les Douairs et Smélas employés à ces travaux reçurent pour leur part, la moitié des récoltes ainsi faites, l'autre moitié, part de l'Etat, fut emmagasinée au bordj de Mascara, trop petit pour la contenir.

« Pendant l'exécution de ces travaux, dit encore le général de Lamoricière, nous avons été sans cesse surveillés par de forts partis de cavaliers ennemmis. Quatre à cinq cents chevaux tentèrent d'enlever les transports de nos Douairs, qui allaient incessamment du lieu du travail au camp, pour porter les grains. Quelques mulets et chameaux furent ainsi enlevés, un jour, mais les cavaliers Douairs les ayant aperçus se précipitèrent sur l'ennemi ; je les fis appuyer par les spahis et les chasseurs d'Afrique. En peu d'instants ils reprirent leurs animaux, tuèrent aux assaillants plusieurs hommes dont un chef et ramenèrent des chevaux de prix.

« Déjà nos Douairs et Smélas, dès notre arrivée à Mascara, avaient montré leur habileté à atteindre les cavaliers ennemis. S'étant rencontrés près des jardins de la ville avec des partisans arabes, ils leur avaient tué trois hommes et ramené quatre chevaux. Plus récemment, ayant aperçu un de ces postes à l'aide desquels l'ennemi nous tient sans cesse en observation, ils le chargèrent avec une telle impétuosité, qu'ils le prirent et détruisirent en entier. Huit chevaux restèrent entre leurs mains. »

Une série de combats heureux, la preuve éclatante donnée à Abdelkader, par notre invasion des pays du sud, entièrement inconnues de nos troupes, que nous pouvions l'atteindre

partout où il se retirerait ; l'impossibilité bien avérée pour lui, par la destruction de Tagdempt, qu'il ne pourrait nulle part élever des établissements permanents ; enfin, la prise et l'occupation de Mascara, le cœur de sa puissance, tels étaient les importants résultats matériels et moraux obtenus dans cette période de un mois.

Cependant, la constance d'Abdelkader ne se lassait pas. Ayant appris que nos troupes devaient regagner Mostaganem pour aller y chercher un nouveau convoi de ravitaillement, fidèle à sa tactique, il épiait les mouvements du corps expéditionnaire pour l'assaillir pendant sa retraite.

En effet, lorsque vers le milieu de juillet, cette colonne se remit en route pour revenir à la mer, elle trouva sur son passage, au nord de la plaine de la Mina, toutes les forces de l'Émir réunies au petit village de Tiliouanet, ou une attaque de nuit, la première tentée jusqu'alors par les Arabes, vint échouer contre le sang-froid et l'énergie de nos soldats. Le 25 juillet, dès le point du jour, Abdelkader lui-même tomba sur l'arrière garde avec 1,500 chevaux, tout ce qu'il avait pu rassembler malgré ses appels désespérés. Le général de Lamoricière aurait pris l'offensive s'il eut été en présence d'un ennemi sérieux, mais il dédaigna de s'arrêter et jugea que celui qui le suivait ne valait pas la peine de perdre un temps précieux. On se borna à refouler les assaillants à l'aide de la cavalerie auxiliaire du général Mustapha ben Ismaël, et les cavaliers les plus audacieux, qui chargeaient en fourrageurs, furent tués par les tirailleurs de l'infanterie qui flanquaient la colonne.

Sur ces entrefaites, on vint annoncer à Lamoricière qu'une tribu avec ses femmes, ses bagages et ses troupeaux, fuyait sur la droite vers les ravins de Kalâa. Il lança aussitôt sur elle sa cavalerie en selle nue, appuyée des zouaves sans sacs. Mais il dut quand même arrêter la colonne pour se retourner contre Abdelkader et l'empêcher de courir sur le détachement qui allait exécuter ce coup de main. Le coup réussit à merveille et on prit, ce jour-là, 42 femmes, 8 hommes et quelques centaines de bœufs et de moutons, le tout confié à la garde des cavaliers Douairs et Smélas, qui hissèrent les femmes sur les mulets du convoi pour ne pas arrêter la marche de la colonne.

La division, rentrée à Mostaganem s'y reposa trois ou quatre jours, si on peut qualifier de repos la préparation d'un convoi considérable et d'un nouveau départ. On attendait le général Bugeaud qui était allé faire une apparition à Alger ; dès son retour, la division d'Oran se remit en marche dans la direction de Mascara.

En apprenant ce mouvement, l'Émir qui n'était pas resté inactif et avait fait appel aux contingents de Tlemcen, concentra des forces considérables, composées de son infanterie et de sa cavalerie régulières, que commandaient ses Kalifas El-Bou-Hamedi et Hadj-ben-Mustapha, ainsi que des goums irréguliers, entre Tighnif et Mâoussa.

La colonne vivement attaquée, engagea un long et vif combat dans lequel on se battit corps à corps. Les cavaliers de l'Émir déployèrent un grand courage dans cette rencontre, surtout contre nos chasseurs d'Afrique qu'appuyaient les cavaliers de Mustapha ben Ismaël. L'ennemi finit cependant par être refoulé et fut poursuivi dans son mouvement de retraite jusqu'à l'Oued-el-Abd.

Dans ce combat, très meurtrier, Mohammed bel Bachir et Mohammed ben Daoud, chefs des Douairs, furent blessés. Dans la mêlée, un cavalier d'Abdelkader, nommé Chakar, ayant tiré sur le général Mustapha ben Ismaël un coup de fusil qui ne l'atteignit heureusement pas, fut aussitôt rejoint par Si Ahmed ould Kadi qui lui porta un coup mortel et s'empara de son cheval.

Après cet heureux succès de nos armes, la division gagna sans encombre Mascara et ce dernier ravitaillement ayant définitivement complété les opérations prévues au programme de la campagne, du printemps, les troupes de la division, ainsi que Mustapha ben Ismaël avec ses goums, rentrèrent à Oran dans la première quinzaine du mois d'août.

Vers le milieu de septembre 1841, la division d'Oran et le Maghzen se reformèrent à Mostaganem pour la reprise des opérations de la campagne d'automne. Le 19 le gouverneur général arriva d'Alger pour diriger la colonne de l'ouest.

Les forces réunies à Mostaganem furent divisées en deux corps, l'un sous le nom de : colonne politique dont le gouver-

neur général prit aussitôt le commandement ; l'autre sous le nom de colonne de ravitaillement, aux ordres du général de Lamoricière commandant de la province. Mustapha ben Ismaël avec les cavaliers du Maghzen faisaient partie de cette dernière.

La première colonne, marchant à petites journées, vint manœuvrer dans les plaines de la Mina et du Chelif pour chercher à nouer des relations avec les tribus dont on espérait la soumission. Le général Bugeaud ayant appris, après une vaine attente, que les nombreuses populations des plaines étaient réfugiées chez les Flittas des environs de Zemmora, dans les bois épais et les profonds ravins *de Thifour*, là où quelques mois plus tard Mustapha ben Ismaël devait trouver la mort, surprit brusquement ces aglomérations par une marche de nuit des plus hardies et écrasa ces tribus amoncelées dans ces terrains couverts et difficiles. Il leur fit subir une razzia considérable, leur fit un grand nombre de prisonniers, hommes, femmes et enfants et ramena à Mostaganem toutes ces immenses captures avec la cavalerie de sa colonne dont il laissa l'infanterie à la fontaine d'Aïn-Madar sous les ordres du colonel Tempoure.

Pendant ce temps, la seconde colonne chargée de ravitailler Mascara se vit disputer le passage entre les puits d'El Romri et la fontaine d'Aïn-Kebira. Abdelkader était là avec de forts contingents sans cesse renouvelés. Craignant de s'engager avec sa colonne, alourdie par un pesant convoi, dans la longue route sans eau qui traverse les montagnes des Sedjeraras, le général de Lamoricière arrêta son mouvement et fit prévenir le gouverneur de cette concentration des forces de l'ennemi et de ses intentions.

Le général Bugeaud saisissant avec empressement l'occasion de se mesurer avec l'Emir, marcha vers lui sans hésiter. Les deux colonnes firent leur jonction au gué de Sidi-Megdade sur l'oued l'Hil-hil. Le 7, les troupes réunies atteignaient Aïn-Kebira et le 8 octobre elles livraient, auprès d'El-Bordj, un brillant combat contre toutes les forces concentrées sur ce point par l'Émir.

Notre cavalerie dirigée par le général Mustapha engagea vigoureusement le combat contre les groupes ennemis ; mais,

arrêtés dans leur élan par les réguliers de Mascara et de Tlemcen, nos alliés plièrent un instant et furent ramenés sur les flancs de la colonne. Revenus à la charge avec les chasseurs d'Afrique qu'on leur enjoignit cette fois, les cavaliers de Mustapha s'élancèrent de nouveau en avant, les rênes aux dents, le fusil haut, droits sur leurs étriers. Le choc fut épouvantable ; les réguliers de l'Émir durent céder, à leur tour, devant notre admirable cavalerie d'Afrique, non sans avoir opposé une vive résistance, dans laquelle un grand nombre de combattants des deux côtés furent tués ou mis hors de combat.

Les masses arabes qui avaient tenté de nous barrer le passage ayant disparu dans toutes les directions, la colonne s'en vint bivouaquer vers l'oued Maoussa, dans la plaine d'Eghris et le lendemain rentra à Mascara.

Les deux colonnes se séparèrent de nouveau, et tandis que la deuxième manœuvre à l'est de Mascara pour menacer et frapper les tribus hostiles, la première, sous les ordres du Gouverneur général opère dans l'ouest. Elle marche sur Aïn-Fekan, puis se porte à Sfisef (Mercier-Lacombe) d'où elle traque et pourchasse de nombreuses tribus réfugiées dans les affreuses gorges de la forêt de Guétarnia ; puis elle descend la vallée de l'Oued-el-Hammam, passe à Hammam-bou-Hanifia et va, le 16, détruire la Guetna, demeure de Mahieddin, père d'Abdelkader, dont elle vide les silos et transporte à Mascara les immenses approvisionnements.

Au cours de ces fructueuses marches, les cavaliers de Mustapha surent rendre comme par le passé les services qu'on était en droit d'en attendre.

Les colonnes, de nouveau réunies, marchèrent sur Saïda (l'heureuse) dernier poste important restant encore debout des établissements d'Abdelkader, sur la limite du Tell, lequel fut détruit de fond en comble.

De retour à Mascara à la fin d'octobre, les Douairs et Smélas y apprenaient une fâcheuse nouvelle encore grossie par l'incertitude de rapports exagérés qui les accabla de douleur et de consternation :

El Bou Hamedi, le Khalifa de l'Ouest, revenant à Tlemcen

après le combat d'El Bordj, s'était approché d'Oran pendant que toutes les troupes de la Division étaient à Mascara et, grâce aux intelligences qu'il s'était ménagées avec un traître, il fit combler près du ravin de Raz-el-Aïn, un fossé de protection derrière lequel étaient établies les tentes des familles de nos alliés.

Dans la nuit du 21 au 22 octobre, il pénétra dans l'intérieur de l'enceinte et enleva les femmes et les enfants d'un grand nombre de Douairs, avant que les défenseur laissés non loin de là, en l'absence du goum, aient eu le temps de s'apercevoir de cette audacieuse tentative, et le khalifa avec ses prises se sauva en toute hâte.

Généraux et officiers de la colonne de Mostaganem, tous furent sensibles au malheur qui frappait si inopinément les Douairs ; toute l'armée s'associa vivement à leur désir de vengeance.

Mustapha trouva à Mostaganem des lettres lui indiquant que plusieurs tribus du Khalifa El Bou Hamedi qui avaient participé à ce hardi coup de main, étaient campées entre Hammam-bou-Hadjar et le marabout de Si Abd Allah Berkan.

Le général Bugeaud informé de ce fait, donna l'ordre, avant de quitter Mostaganem, au général Levasseur d'accompagner à Oran le général Mustapha ben Ismaël et d'appuyer ses mouvements et ses revendications contre les dissidents.

Le 14 novembre ils sortirent d'Oran, longèrent le pied des montagnes parallèles à la mer, sans être aperçus et après une marche de nuit, ils virent au jour naissant les campements indiqués. Mustapha devançant la colonne, enveloppa le camp de ses ennemis et fit arrêter tous les chefs. L'opération eut un plein succès et l'Agha des Douairs put donner cours à sa vengeance : El Miloud ould el Hassasna, caïd de Bou-Hamedi, Bel Kredda et Beloufa bel Hadj, dissidents des Douairs, les fauteurs d'intrigues et de défections, eurent la tête tranchée devant toute la tribu assemblée. Quatre autres n'échappèrent à sa colère que par la fuite.

Un détachement du goum fut chargé de ramener à Oran les troupeaux, les femmes et les enfants, tandis que la colonne

française se dirigeait sur Tlemcen, à marches forcées pour atteindre Bou Hamedi.

A leur approche ce dernier prit la fuite avec ses contingents, poursuivis jusqu'au poste de Sebdou, place de guerre d'Abdelkader qui fut détruite. La colonne descendit ensuite la vallée des Beni-Snous, le long de la Tafna, chassant devant elle les habitants de Tlemcen fidèles à l'Emir qui se réfugièrent au milieu des rochers abrupts et des contreforts inaccessibles des abords du Kef. L'ascension s'opère avec peine, les cavaliers Douairs et Smélas doivent mettre pied à terre et conduire leurs chevaux en mains. Arrivés sur le plateau du Kef, où les assiégés se croyaient invulnérables, les colonnes d'attaque furent reformées et pénétrèrent comme un coin dans les grottes rocheuses qui servaient de refuge aux fuyards. — Là, un combat acharné, une mêlée affreuse, couronna cette chasse à l'homme dans laquelle excellaient les cavaliers du Maghzen. Tout fut culbuté, saccagé, pillé, le butin fut considérable et les troupeaux razziés nombreux.

Pendant ce temps El Bou Hamidi, peu soucieux de se trouver en présence de Mustapha ben Ismaël, s'était enfui chez les Traras, près Nédroma. Il y fut pourchassé mais sans succès ; toutefois cette poursuite eut pour effet de soumettre les Beni-Ameur, les Ghossels, les Oulhassa et les Traras.

De retour à Oran, Si Ahmed ould Kadi fut nommé Agha des Douairs et commandant en second du Maghzen d'Oran en récompense de ses brillants services. El Hadj Mazary fut nommé Agha du Maghzen de Mostaganem.

Campagne de 1842

Après quelques mois de repos qui servirent au général de Lamoricière à concevoir et à organiser cette brillante et si décisive campagne de 1842. Le général Bugeaud, gouverneur général, adopta ce plan de campagne en son entier et sans aucune modification.

Le général Mustapha ben Ismaël et son neveu Si Ahmed ould Kadi, le nouvel agha des Douairs, furent placés avec leurs

goums à la disposition immédiate du général de Lamoricière pour rester en permanence auprès de lui à Mascara, où la division devait demeurer pendant tout l'hiver. Durant quatre mois ces troupes en haillons, qui vivaient à l'arabe, avec de la farine bouillie et des galettes cuites aux feux du bivouac, faute d'autres vivres, parcoururent toute la contrée courant par monts et par vaux, à travers la pluie et la neige, soumettant toutes les tribus des environs de Mascara. La division rentra à Oran, pour se ravitailler et se refaire, le 17 avril 1842, remplacée à Mascara par la brigade d'Arbouville, de Mostaganem. Ce repos, toutefois ne devait pas exister pour les vaillants cavaliers du général Mustapha qui, au lieu de rentrer à Oran, furent expédiés à Tlemcen, qu'Abdelkader tenait bloquée de loin.

— « Vous avez sans doute acquis des droits au repos, leur dit Bugeaud en les quittant, mais pourriez vous en jouir complètement, si votre inaction permettait à votre ennemi de se relever pendant l'hiver ? » Ils partirent donc pour Tlemcen où l'Emir portait en ce moment tous ses efforts. La perte de cette place de guerre lui avait été plus sensible que celle de Mascara à cause des relations qu'elle lui permettait d'entretenir avec le Maroc.

C'était des montagnes des Traras, sur la rive gauche de la Tafna que l'Émir adressait ses injonctions et tentait de nous reprendre les Oulad-Riah, les Ghossel et toutes les tribus de la région. Le général Bedeau qui commandait à Tlemcen depuis le mois de février, date de son occupation définitive, amena avec lui Mustapha ben Ismaël et 500 de ses Douairs, Mohamed ben Abdalla kalifa de Tlemcen et son maghzen, le tout soutenu par 2,500 fantassins et 3 obusiers de montagne.

Ayant passé la Tafna, le 7 mars, le général Bedeau toucha à Nédroma le 8 et força, par son approche, Abdelkader à évacuer le pays et à se réfugier chez les Beni-Snassen (Maroc).

C'est au cours de cette campagne dans les Traras, que les cavaliers de Mustapha capturèrent un parti de Nedromis opérant pour le compte d'Abdelkader et parcourant le pays pour y opérer des razzias et se procurer des renseignements en espionnant la marche de nos colonnes. Parmi les 21 cavaliers

qui furent faits prisonniers se trouvaient deux des principaux chefs : Si Hamza ben Rehhal et Ben Nekache, deux cousins.

Que les temps sont changés et les hommes aussi ! A l'heure ou nous écrivons ces lignes, le fils du premier est notre digne ami Si M'hamed ben Rehhal de Nédroma, ancien élève du Lycée d'Alger : cœur droit, fin lettré, qui a donné à notre Société de Géographie une étude sur l'instruction primaire des indigènes et ces belles pages « *A travers les B ni-Snassen* » que nous avons savourées. — Le fils du second, également notre ami, est ce bon docteur Nekache, médecin de colonisation à Inkermann, à Remchi puis à l'Hillil et récemment nommé dans son propre pays à Nédroma. Celui-là même qui, après de brillantes études au Lycée d'Alger et à la faculté de médecine de Paris, a eu le courage de se franciser complètement, comme Belkacem Ben Sédira à Alger ; d'adopter nos mœurs, nos usages et nos vêtements et comme, ce dernier, aussi, de donner l'exemple du croisement des races en épousant une française.

Fermons la parenthèse et reprenons notre récit. Vers le mois de juin 1842, les goums du général Mustapha, après deux mois de repos bien gagnés, passés dans leurs familles à Oran et à la M'léta, furent de nouveau adjoints au général de Lamoricière et envoyés à Tiaret, poste nouvellement fondé, où se préparait une expédition vers le sud-est.

A quatre jours de marche de Tiaret, la colonne arrive au kçar de Goudjila, montagne carrée en forme de terrasse, qui domine la partie orientale des versants du Djebel-Amour. C'est là, qu'après la destruction de Tagdempt, l'Émir avait installé son dernier arsenal avec le reste de ses approvisionnements en armes et munitions, soustraits jusqu'alors à nos recherches.

Goudjila, situé en ligne droite, à 250 kilomètres de la mer, était le point le plus méridional que nous eussions atteint jusqu'à ce jour. C'était le premier pas fait dans cet inconnu des Hauts-Plateaux sahariens, que nos colonnes devaient, plus tard, sillonner en tous les sens à la poursuite de notre infatiguable ennemi.

Du haut de cette splendide terrasse dominant vingt lieues de pays à la ronde, monté sur le sommet le plus élevé de la montagne, où est accroché comme un nid d'aigle, le petit kçar

de Goudjila, Mustapha ben Ismaël, plongeant avec orgueil son regard sur l'immense plaine ondulée qui s'étend au sud, sans autre limite que l'horizon visuel, et sur ces montagnes boisées de Trumelet et de Teniet-el-Hâad, que l'œil distingue encore confusément vers le nord, dans la direction du Tell, leva les bras au ciel et s'écria :

— « Fils de Mahieddin, ce pays ne peut pas être destiné à appartenir à un marabout, à un homme de zaouia comme toi. Enlevé par la conquête à ceux que j'avais servi toute ma vie, c'est à la France, à la nation qui a su le leur arracher qu'i revient de plein droit, et non pas à toi qui n'avait fait que le voler. J'ai aidé de toutes mes forces les Français à reprendre leur bien, parce que moi, *soldat*, je ne pourrai obéir qu'à des *soldats*.

« Je les ai conduits jusqu'aux portes du Sahara ; je puis maintenant mourir tranquille !... car justice complète sera bientôt faite de ta ridicule ambition. »

Un dernier fait d'armes signala la fin de cette campagne de 1842 qui avait eu Tiaret pour centre d'opérations. Le 8 octobre, Abdelkader prévenu qu'une caravane nombreuse de Harrars, autorisée par le général de Lamoricière, se chargeait d'orge et de blé sur les matemores des Oulad-Chérif insoumis, l'Émir accourt sur eux et tente de leur enlever ce convoi, ignorant que la colonne française, revenant de Goudjila et de Taguin, se trouvait près de là, campée au col de Torrich, dans une position invisible. Prévenue de cette attaque, la cavalerie monte aussitôt à cheval, précédée comme de coutume par les goums de l'intrépide Mustapha, Douairs et Smélas en tête, drapeaux déployés. A cette vue, une panique se produit chez les gens de l'Émir ; son goum est rapidement atteint, furieusement bousculé et rejeté, après une ardente poursuite dans un profond et inextricable ravin.

Deux cent huit chevaux lui sont pris ; plus de cent réguliers restent sabrés sur le champ de bataille, cinquante sont ramenés prisonniers, et tout ce qui avait été enlevé aux Harrars, est repris et rendu à cette tribu. Naturellement les Douairs et Smélas furent cités, à l'ordre de la Division, avec les plus grands éloges, pour l'élan, la vigueur et l'entraînement

dont ils venaient, encore une fois, de donner des preuves dans ce brillant combat de cavalerie qui portait à l'ennemi un coup si terrible et si irréparable, qu'il disparut du pays.

Du coup, la campagne fut close, mais les chevaux du Maghzen, hors d'état de continuer leurs services, par suite des privations et des fatigues de ces marches interminables, avaient un besoin impérieux de se refaire. En conséquence le général Mustapha ben Ismaël reçut l'ordre de retourner à Oran, où les goums arrivèrent le 22 octobre.

Campagne de 1843. — Prise de la Smala

Le programme pour la campagne de 1843, était d'expulser l'Emir Abdelkader des territoires de l'Algérie et de le rejeter dans le Maroc.

A cet effet, deux fortes colonnes, d'une division chacune, devaient le traquer et tâcher de le prendre entre-elles ou de le pousser vers l'ouest. La première formée à Boghar était commandée par le duc d'Aumale ; la seconde concentrée à Frenda, entre Mascara et Tiaret, était aux ordres de Lamoricière, lequel avait rappelé en toute hâte d'Oran le général Mustapha ben Ismaël avec cinq cents chevaux du maghzen.

Pendant ce temps l'Émir, avec sa mobilité habituelle, filait comme un lézard entre les deux colonnes, et, après avoir mis sa smala en sûreté à El-Oussekr, à 53 kilomètres à l'est de Frenda, il descendit chez les Aalouïa et les Kraïches et tomba à l'improviste sur les Oulad-Khouïdem et les Oulad-Abbas, auxquels il enleva plus de 50 tentes et razzia tous les troupaaux.

Le général de Lamoricière apprenant cela, changea de direction et se jeta vers l'ouest pour le poursuivre. Mais dèjà l'Emir informé par ses espions de tous nos mouvements, se trouvait avec toutes ses forces réunies à El-Oussekr et à Reghaï, lorsqu'un ordre parvint au général Lamoricière de reprendre la direction de l'est tandis que le duc d'Aumale, accourant à marches forcées, se dirigeait vers lui, du côté opposé afin de cerner Abdelkader entre les deux colonnes.

Pendant que ces mouvements s'accomplissaient, l'Émir qui ignorait complètement la marche et les intentions du duc

d'Aumale, s'attachait seulement à observer la colonne du général Lamoricière pour se dérober à ses coups. C'est alors que la Smala d'Abdelkader qui faisait la navette entre Goudjila, El-Oussekr et Taguin, se fixa définitivement autour de cette dernière source.

La smala avait mis quatre jours à se rendre d'El-Oussekr à Taguin, de l'ouest à l'est, par ordre de l'Emir afin d'échapper à Lamoricière. C'est là qu'elle fut surprise si audacieusement par la cavalerie du duc d'Aumale, dans des circonstances particulièrement hardies, qu'il n'entre pas dans notre cadre de raconter. Toutefois il convient de rappeler que la prise de la smala, par ce coup de main inattendu, porta le plus terrible coup à la puissance d'Abdelkader et détruisit complètement son prestige aux yeux des populations indigènes, non encore soumises à notre domination.

Razzia des Hachem à Aïn-Kremis

Le général de Lamoricière se trouvait à Aïn-Sidi-Mansour, à la tête des eaux de la haute Mina, lorsqu'un jeune nègre qui s'était sauvé de l'immense foule de prisonniers que la colonne de l'est chassait devant elle, vint lui apprendre la prise de la Smala, par *Ould el Rey*, le fils du roi. Il lui annonçait, en même temps, qu'une nombreuse émigration des Hachems, échappés du désastre, se dirigeait chez les Keraïch, par le Nahr-Ouassel. Cette masse fuyante de la smala, cherchant un refuge dans le Tell, venait se faire prendre aux toiles de la colonne de Lamoricière qu'elles ne soupçonnaient pas si près de Tiaret. « Nouée et dénouée en une heure avec l'éclat d'un coup de théâtre, l'action dramatique si vivement menée par le duc d'Aumale, allait avoir à 120 kilomètres de Taguin, un tragique épilogue. » (1)

Les malheureux fuyards, Hachem pour la plupart, Flittas pour le reste, allaient camper, se croyant en pleine sécurité, lorsque, comme un coup de foudre, ils se virent entourés par

---

(1) Camille ROUSSET. — *Les commencements d'une conquête.*

la charge furieuse des goums tant redoutés de Mustapha ben Ismaël, suivis de près par le reste de la cavalerie régulière. Toute cette cavalerie de la colonne Lamoricière, était montée à cheval au premier signal et les avait atteints et surpris à l'improviste après une course folle de 40 kilomètres. Ainsi, ils n'avaient échappé, à Taguin, aux spahis de Jusouf, que pour tomber en plein dans les griffes impitoyables des *moghaznis* de Mustapha, qui s'emparèrent, au lieu dit : Aïn-Kremis, de leurs chameaux, des troupeaux, de toutes les provisions et bagages et complétèrent par ce coup de main, l'heureux succès de Taguin.

Les Hachems et Flittas, objet de cette foudroyante razzia avaient été si complètement dépouillées de tout ce qu'ils possédaient, que le général Lamoricière avant de les faire reconduire chez eux, dans la plaine d'Eghris et sur le plateau de Mendès, fut obligé de les nourrir et de les vêtir.

Mort de Mustapha ben Ismaël

Gorgés de butin, après cette rapide et fructueuse campagne, les moghaznis des trois goums, Douairs, Smélas et Gharabas, n'aspiraient qu'à regagner leurs douars, autour d'Oran et d'Arzew, et à y rapporter triomphalement leur part du pillage.

La colonne campa, avec ses prises, le 22 mai 1843 à Aïn-Trid et se porta le lendemain, 23, sur le Telilat. Là, elle se divise en trois groupes : le premier avec le convoi de prisonniers fait à Aïn-Kremis, est envoyé à Mascara sous l'escorte d'un bataillon d'infanterie et un escadron de cavalerie; le gros des troupes formant le deuxième groupe, sous le commandement du général de Lamoricière, remonte à Tiaret où l'on commençait à construire les remparts d'une forteresse. Enfin le troisième groupe, composé de Mustapha ben Ismaël et des goums, sous ses ordres est autorisé à rentrer à Oran.

Au lieu de prendre, selon les sages conseils de Lamoricière, le chemin qui, de Tiaret, mène à Oran par la vallée de la haute Mina, par Tagdempt, Djilali-ben-Amar, Fortassa, Relizane, l'Hil-Hil et le Tlélat, le vieux reitre qu'était Mustapha, qui

avait, dit-on, enrichi son harem d'une jeune et séduisante algérienne, qu'il avait hâte de retrouver, voulut gagner trois jours sur cet itinéraire présentant une certaine sécurité.

Il tira droit sur Relizane à travers ce pays des Flittas qu'il avait tant de fois traversé et ravagé, et longea de l'oued Temda à Rahouïa la vallée de la Ménasfa.

C'était le 23 mai 1843 ; les cavaliers, pied à terre, tiraient par la bride leurs chevaux pliant sous le faix. Les Cheurfa, dont ils traversaient le territoire depuis le matin, s'aperçurent de leur nonchalance et de leur désordre et eurent aussitôt la tentation d'en profiter.

A peine avait-il dépassé la Raouhïa, point de séparation avec la colonne de Mascara, qu'il lui était plus prudent de suivre, il commença à être inquiété par des groupes isolés de cavaliers avec lesquels il dut tirailler pour les maintenir à distance. En voyant ces symptômes menacants on lui conseilla, avant de poursuivre plus loin, de se rabattre sur Djilali-ben Amar. Par une obstination fatale il ne voulut rien écouter et tint à l'honneur de ne point invoquer le secours et la protection de la colonne de Mascara qui marchait dans cette direction.

Il continua sa route à travers les Flittas :

— « Comment, dit-il, à ses lieutenants qui lui conseillaient « la prudence, vous avez peur d'affronter les Flittas avec six « cents *kialinn* aguerris par cent combats, endurcis par mille « fatigues, avec mes braves Douairs qui ont foulé sous les sa- « bots de leurs étalons hennissants, les alluvions du Tell et les « sables du désert ; les moissons jaunissantes et les cadavres « de leurs ennemis ; allons-donc ? En avant toujours et qu'on « se garde bien de changer la direction de la route. »... On « s'inclina !...

Cependant, en passant près de la kouba de Sidi-El-Azereg quelques coups de fusils plus rapprochés furent tirés sur Mustapha lui-même, sans l'atteindre. Les quelques cavaliers d'élite qui lui étaient tout dévoués, dont les chevaux n'étaient pas alourdis par le butin, maintinrent toute la journée l'ennemi à distance en usant contre lui les dernières cartouches qui leur restaient. Les assaillants peu nombreux, virent leurs rangs augmenter ; ils se bornèrent à épier la marche du

maghzen, et à chaque sommet, à chaque crête découverte, faisant selon leur usage des signaux avec les pans de leurs burnous, ils virent leur nombre s'accroître ce qui décupla leur audace.

Vers quatre heures du soir, cette foule de cavaliers marchant sans ordre et sans précautions, dont la retraite n'était protégée que par ce petit nombre de cavaliers, les seuls qui fussent encore en état de combattre, fut forcée pour continuer la marche de s'engager dans les terrains boisés et difficiles situés à dix kilomètres au sud-est de Zemmorah, qui forment les crêtes de partage des eaux, entre le bassin de la Menasfa et celui de la basse Mina. Les guides de cet immense convoi de bagages s'égarèrent dans ce labyrinthe d'étroits chemins, dans cet échiquier déchiqueté composé de pitons infranchissables coupés d'affreux ravins.

Arrivés chez les Oulad-Sidi-Yaya, à l'endroit connu sous le nom de Akbet-Beïda (la blanche montée) la tête de colonne fut arrêtée par le resserement du sentier zigzagant entre un escarpement boisé à gauche et une longue crevasse formant un précipice profond sur la droite, obstacles difficiles à franchir, qui constituent le col de Thifour.

Pendant qu'au milieu des cris et du tumulte, la foule aglomérée à l'entrée du passage commençait à s'écouler lentement et que la *mehalla* était à moitié engagée dans ce sombre défilé, une fusillade intense éclata tout à coup sus les flancs dégarnis et en tête de cette cohue confuse, tirée par des Flittas, cachés dans les bois. Surpris dans un pareil désordre, dans la confusion augmentait à chaque instant, les moghaznis n'essayèrent même pas de se défendre ; ils ne songeaient qu'à fuir. « *La peur*, selon l'image arabe, *pénétra dans ces cœurs de lion par la porte de l'avarice.* »

Ceux qui s'étaient déjà dégagés de ce mauvais pas, refluèrent sur ceux qui se pressaient de passer ; les bêtes de somme tombaient de tous côtés, soit atteintes par les balles de l'ennemi, soit par suite de la précipitation que chacun mettait à vouloir faire demi-tour pour rebrousser chemin, ou chercher une autre issue pour franchir le défilé de Thifour. Tout cela réuni vint encore accroître les difficultés du passage.

La panique la plus effroyable s'empara de ces hommes d'élite que rien n'avait pu amollir jusqu'alors. Le petit nombre de cavaliers Douairs qui se trouvaient en tête, formant l'avant-garde, tenta vainement d'atteindre, dans les bois où ils échappaient à leurs coups, les Flittas à pied, peu nombreux, qui jetaient le trouble et la terreur dans cette foule désordonnée.

Indépendamment des accidents de terrain qui rendaient cette tentative difficile, la plupart d'entre-eux avaient épuisé leur dernière cartouche.

En dèpit du danger, toujours accourant au feu, le vieux Mustapha ben Ismaël qui s'était tenu jusqu'alors à l'arrière-garde, songeur, laissant aller son cheval la bride sur le cou, s'avançait maintenant l'œil en feu, debout sur ses étriers malgré ses 80 ans, furieux de voir ses goumiers qui pourtant en avaient vu de plus rudes, se débander uniquement préoccupés de mettre leur butin à l'abri, résistant mollement et lâchant pied.

La voix vibrante et sonore du vieux chef se fait entendre, dominant le tumulte ; le lion qui dormait se réveille et l'instinct de l'homme de guerre décuple ses forces. Il rallie les fuyards et communique à tous l'ardeur qui l'anime, la bravoure que, ni l'âge, ni la fatigue n'ont pu s'éteindre en lui. Arrivé au pied d'un mamelon que son cheval ne peut franchir, il met un instant pied à terre et fait lui-même le coup de feu, excitant les siens, qui bondissent à l'appel de leur nom, par dessus les fourrés de lentisques ; il les électrise et, en une poussée furieuse, il chasse devant lui les agresseurs qui n'osent affronter ni son regard, ni son fusil. Puis il se remet en selle pour diriger le mouvement et imposer silence, par sa présence, aux cris et aux vociférations tulmutueuses de toute cette cohue.

« C'était, dit Walsin-Esterhazy, auquel nous empruntons ces notes, une noble et imposante figure de vieillard à la barbe toute blanche, dont le nez aquilin et la profondeur du regard, couleur d'acier, rappelaient le type de l'aigle. Lorsqu'on le voyait au moment de combattre, suivi de ses deux étendards tant redoutés, marchant en tête de la foule de ses cavaliers, haletante sous sa parole brève et saccadée, son aspect avait

quelque chose de grandiose et de sauvage, qui portait involontairement l'imagination vers le souvenir de ces guerriers des premiers temps de l'islamisme, qui conduisirent, à travers les déserts, leurs hordes fanatiques à la conquête de l'Occident.»

Après avoir reconnu l'obstacle qui arrêtait le mouvement et apprécié la gravité de la sitation, Mustapha s'élance de nouveau contre ces invisibles et insaisissables ennemis, qui le tiennent ainsi en échec, lorsque, soudain, une balle l'atteint en pleine poitrine. Le vieil héros s'affaisse sur sa selle, s'y maintient pendant quelques secondes et finit par glisser lentement à terre.

Il vivait encore ! Il vécut assez pour se voir abandonné, lâchement, par des hommes que ne terrifiait plus son regard éteint. Ses serviteurs accourent, s'empressent autour de lui, cherchant à le ranimer. Vains efforts ! Ce grand est noble guerrier ; ce beau vieillard à la barbe neigeuse, dont la vie n'a été qu'une longue suite de luttes pour son pays et en dernier lieu pour la France, qu'il aimait, a terminé bravement et glorieusement sa féconde carrière, le fusil haut, face à l'ennemi !...

Les Douairs et les Smélas désormais privés de leur chef, démoralisés, découragés par cette lutte sans issue, poursuivis à leur tour dans cette souricière où ils se sont enfoncés eux-mêmes de gaîté de cœur, abandonnent la meilleure partie de leurs prises et s'enfuient précipitemment, laissant sur le terrain leurs blessés et leurs morts, même le corps du chef qu'ils avaient tant vénéré.

Dans la précipitation de cet incompréhensible déroute, tout est abandonné : bêtes de somme chargées, riches dépouilles, causes premières du désastre, étendards qui les avaient conduits tant de fois à la victoire, tout roule au fond des ravins de Bab-Thifour et devient la proie d'indignes ennemis, étonnés eux-mêmes de leur facile victoire.

Le même soir, quelques fuyard apportèrent la nouvelle de ce désastre au camp retranché de Zemmora, à dix kilomètres à peine du théâtre de la lutte, où commandait alors le capitaine

de Mac-Mahon, lequel dépêcha aussitôt un officier et un peloton de spahis sur le lieu du combat.

Le corps du général Mustapha n'avait pas été tout d'abord reconnu par les Flittas ; éblouis par la richesse de la proie, ils ne songèrent qu'à dépouiller le cadavre encore palpitant et à s'arracher l'immense butin tombé si inopinément entre leurs mains. Ce ne fut que plus tard, dans la nuit, lorsque à la nouvelle de ce triomphe inespéré, toutes les populations des Oulad-Sidi-Yaya, sortant de leurs sauvages retraites de Garboussa, accoururent à la curée, qu'ils eurent connaissance de l'importance de la victime qu'un sort cruel venait d'atteindre ! Mustapha fut reconnu par un homme étranger à la tribu des Cheurfas, à sa main droite mutilée par une blessure, au combat de la Sikkak en 1837.

Lorsque les spahis du capitaine de Mac-Mahon arrivèrent sur le lieu du combat, avec les serviteurs du général Mustapha, ils fùrent assez heureux, en cherchant parmi les morts, pour retrouver son cadavre.

..... Il était décapité !... Sa tête et sa main droite furent apportées à Abdelkader qui, dit-on, contempla longuement cette sanglante offrande et s'écria :

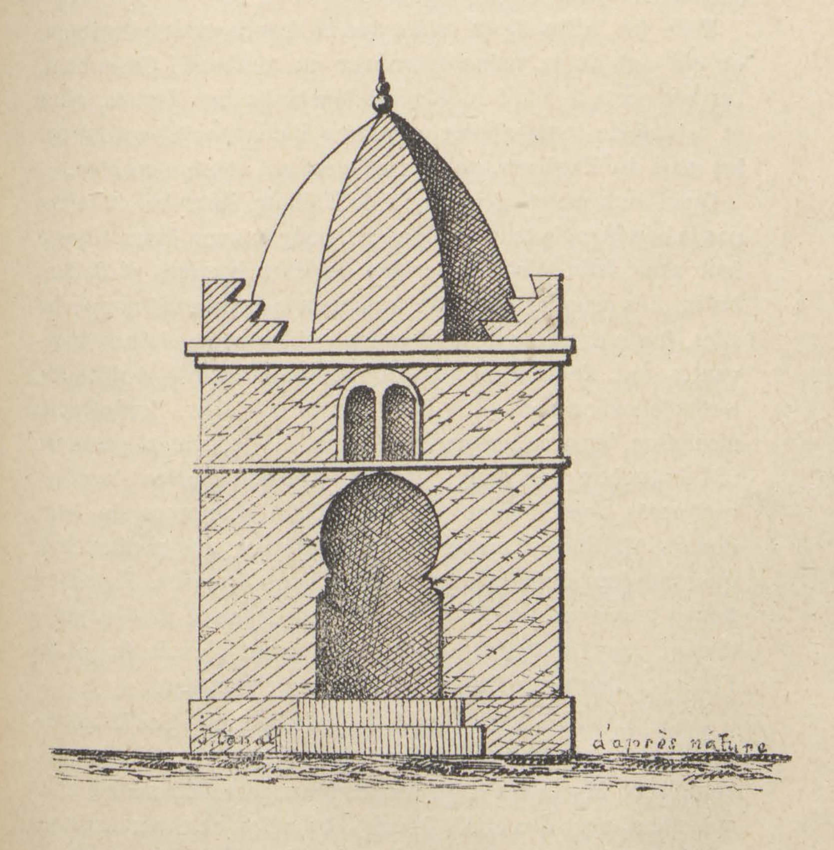
— O Mustapha ben Ismaël, que n'as-tu écouté la voix de Dieu et celle de notre saint Prophète ? Que n'est tu venu à moi, au sein des vrais musulmans combattant pour la bonne cause, au lieu de servir les infidèles ? Ta tête, que voilà, serait encore sur tes épaules !...

Et il fit donner aussitôt à ces restes pantelants, les honneurs de la sépulture.

Quant au corps mutilé de Mustapha, resté sur le champ de bataille, il fut racheté, le lendemain, au gens des Oulad-Sidi-Yaya, par le caïd de Kalâa, Kaddour ben-Morfi, qui le fit pieusement recueillir et ramener à Zemmorah. Le spahi Ben Daoud ben Derouich, qui avait été précédemment goumier des Douairs, sous les ordres du général Mustapha, revendiqua l'insigne honneur de rapporter au travers de sa monture les restes glorieux de son ancien chef. Le corps fût déposé et provisoirement inhumé à l'endroit même, où s'élève, à

Zemmorah, la kouba que nous avons construite en son honneur au sommet du pic qui couronne le village, au sud, et que les Flittas, dont la haine pour le glorieux mort n'a pu encore s'éteindre, appellent « Djebel Ouraïa » terme de mépris dont les arabisants comprendront la signification.

On exhuma ce corps quelques jours après sur la demande de la famille et on le fit transporter à Oran où il fut définitivement enterré, le 29 mai, dans le cimetière musulman, en présence de toute la garnison réunie sous les armes et sous le commandement du général Thierry, pour lui rendre les honneurs dus à son grade et à ses hautes qualités.



ÉPILOGUE

Telle fut la fin, à quatre-vingts ans, de ce guerrier illustre, vaillant entre tous et brave comme la témérité, qui « après avoir fait trembler, au bruit des sabots de son cheval, toutes les populations de la province d'Oran et avoir été la terreur des soldats d'Abdelkader venait d'être abattu par la balle obscure de quelque pâtre ignoré. »

Telle fut la fin de ce soldat que la France avait fait général et qui eut de la peine à trouver un tombeau ! Cependant, l'armée porta le deuil du général Mustapha ben Ismaël, aimé et estimé de tous, apprécié comme il convenait, surtout par les gens du Maghzen, qui le considéraient comme un père.

Quant aux *moghaznis* du col de Thifour, ils n'eurent même pas le bénéfice de leur défaillance ; pour sauver leurs têtes il leur avait fallu faire le sacrifice de leurs bagages et de leur butin. Les premiers fuyards, auxquels la peur avait donné des ailes, triste exemple des ces inexplicables et soudaines épouvantes qui s'emparent parfois inopinément des multitudes, lorsqu'elles ne sont plus liées par la cohésion, l'ordre et la discipline, les premiers arrivés à Oran, dis-je, avaient parcouru 224 kilomètres en vingt heures. Accueillis avec horreur, repoussés avec dégout par les vaillantes femmes de leurs douars, ils dûrent expier leur lâcheté par une pénitence de quarante jours que leur imposèrent leurs épouses. En même temps le général leur fit dire qu'ils ne devaient pas songer à dresser leurs tentes et à s'y reposer avant d'avoir écrasé les Flittas et d'en avoir tiré une vengence éclatante.

Mohammed bel Bachir ould Cadi, de la famille des Behaïtsia, avait été primitivement désigné par l'autorité militaire pour remplacer Mustapha dans son commandement ; mais sur les vives instances des chefs Douairs et Smélas, ce choix ne fut pas ratifié et on nomma agha des Douairs El hadj Mazary, neveu du

général Mustapha, qui revenait de la Mecque, et se trouvait le personnage le plus considérable de nos tribus alliées en même temps que l'aîné des Behaïtsia. Mohammed bel Bachir lui fut adjoint comme khalifa.

Pendant longtemps on entendit, le soir, dans les douars de la plaine de la M'léta, et parfois dans des longues marches des colonnes, les gens des Douairs, chanter et rapsodier cette triste complainte :

« O malheur ! le fils de Mustapha se jette éperdu au milieu « du goum ; il parcourt les rangs des cavaliers et ne voit plus « Mustapha ; Mustapha le protecteur des malheureux !

« Il parcourt les rangs des cavaliers et appelle son père ! « Hélas ! l'homme aux vertus héroïques ; celui dont l'ascendant « maintenait la paix dans les tribus, a quitté pour toujours « cette terre, et nous ne le verrons plus !...

« Lorsqu'il s'élançait à la tête des goums sur un coursier « impétueux, l'animant des rênes et de la voix, les guerriers le « suivaient en foule !

« Qu'il était beau dans l'ivresse du triomphe lorsque sur son « noir coursier du Soudan, à la selle étincelante de dorures, « il apparaissait comme le génie de la guerre ou le dragon des « combats !

« Pleurons le plus intrépide des hommes, celui que nous « avons vu si beau sous le harnais de guerre. Pleurons celui « qui fut la gloire des cavaliers !

« Comment est-il tombé dans les ténèbres de la mort, lui si « brillant de gloire, laissant ses amis dans l'affliction, comme « s'il n'avait jamais existé !

« Guerriers ! pourquoi vous rassemblez-vous ? Qui pourrait « avoir, aujourd'hui, la prétention de vous commander ? « d'égaler celui qui a rempli le pays de la renommée de ses « hauts faits ?...

« Il n'est plus personne qui puisse remplacer le Lion, et ses « amis consternés n'ont plus de force que pour remplir la « contrée de leur désolation !

« Dieu est témoin que Mustapha ben Ismaël fut fidèle à sa
« parole jusqu'à la mort et qu'il ne cessa jamais d'être le modèle
« des cavaliers.

« Il fut la gloire de notre époque, mais le flambeau de sa
« maison s'est éteint depuis qu'il a mêlé sa poussière à la
« poussière des vaillants cavaliers qui l'avaient précédé dans
« le tombeau !..... »

Ayant cherché vainement, à Oran et à la M'léta, le tombeau du grand Mustapha ben Ismaël le tombeau que la France devait à un de ses plus illustres et fidèles guerriers, mort à son service, et n'ayant rien trouvé, l'auteur de cette biographie, s'est rendu le 20 Août 1899 à Zemmorah pour y accomplir un pieux pélérinage à la mémoire de son héros, devant la kouba que l'on y a fait élever en son honneur.

Quelle déception !... Il n'y a trouvé qu'un modeste et vulgaire mausolée, dont le fac-similé est reproduit en tête de cet épilogue. La kouba sans porte et sans gardien, est ouverte à tous les vents, couverte d'inscription burlesques ou grossières et souillée d'ordures par les féroces et haineux Flittas, qui n'admettent pas qu'on ait élevé ce tombeau de leur ennemi, sur leur propre territoire, et qu'on les ait obligés à y monter les matériaux et l'eau pour la faire bâtir par les ouvriers du Génie.

Ils considèrent cette kouba comme un dépotoir et un objet de dégout.

Puisque l'on a toujours dit que la France était assez riche pour payer sa gloire, il eut été plus digne d'elle et d'une politique plus habile aux yeux des indigènes qui se sont loyalement soumis à notre domination, de consacrer le souvenir des services éminents que nous a rendus le général Mustapha ben Ismaël par un monument public, digne de ce héros et de son illustre mémoire.

Il est encore temps de réparer cet inexplicable oubli, considéré par les Indigènes de la plaine de la M'léta et la famille des Béhaïtsia comme un déni de justice.

J. CANAL.

FIN